

A la manière de peintres,

*à Balthus,
à Delvaux,
à Gromaire.*

TABLEAUX VIVANTS

Triptyque de scènes suggérées par les œuvres de trois peintres BALTHUS – DELVAUX – GROMAIRE et imaginant mouvances de gestes et d'actions bien librement inspirées des artistes.

Chaque scène ne comporte qu'une page (parfois deux) et n'a, bien sûr, aucun rapport avec la suivante.

Philippe Trouvé,
Coquainvilliers 2004

Préface

Un tableau n'est qu'un instant et l'imagination peut vagabonder pour reconstruire l'avant ou l'après. Sortant des cadres, sautant des cimaises ou surgissant de l'univers du peintre, les personnages, les objets, les décors peuvent se rencontrer, interagir et composer de nouvelles scènes. C'est ainsi que nourri de l'univers de trois peintres, Balthus, Delvaux et Gromaire, empruntant leurs thèmes dont celui omniprésent du féminin, Philippe a imaginé les scènes contées ici.

Plutôt que trois sections monolithiques, j'ai préféré alterner les univers selon un rythme que je vous laisse découvrir. J'ai aussi choisi d'illustrer l'écrit en intercalant quelques tableaux entre chaque groupe de scènes. Si certains ont de façon indubitable, imprégné les textes, à l'inverse certaines des scènes forment des tableaux imaginaires que les peintres auraient pu faire. Ce sont images et symboles des peintres, introduits dans les scènes pour traduire les émotions propres à Philippe.

Je vous laisse le plaisir de jouer aux associations et vous invite à vagabonder dans l'univers pictural de ces peintres, guidés par Philippe. Croisement des univers, divertissement coquin et poétique plus qu'exercice littéraire, voici ce petit livre posthume voulu par lui.

Bonne lecture,
Florent

C'est une gare déserte et presque sans lumière. Dans le hall sur un banc qu'on imaginerait vert, une femme est assise. Seule, elle est immobile. Un lourd chapeau la coiffe. Elle est vêtue de clair. Le regard qui l'observe s'en est détaché vite et n'a sans doute pas vu que ses jambes restaient nues dans le froid de ce lieu.

Là-bas, au bout du quai, une silhouette se dresse.

Le visiteur entré, bien que les portes fussent closes, s'y dirige lentement. Difficile d'évaluer le temps qu'il va mettre pour parvenir à elle. L'horloge de la gare vient de sonner treize coups. On peut le voir encore s'arrêter puis extraire, de son gilet peut-être, une montre à gousset et y regarder l'heure. C'est toujours fort complexe lorsque l'on voit de loin deux points dont l'un est fixe, de savoir la distance qui les sépare encore.

Maintenant on peut croire qu'il rejoint la silhouette. Lui-même en est une autre alors. Parlent-ils, on ne sait. Il semble revenir. Mais est-ce lui ou l'autre, il est encore trop tôt pour en être certain. La dame n'est plus là. Le banc est vide ou presque, hormis ce chapeau sombre qui y est demeuré.

Il n'y a plus de doute, la personne qui revient n'est plus l'homme qu'on attend. Au gris de son vêtement s'est substituée une forme bien plus claire et plus fine. On pense à une femme tant sa marche est déliée. Pourtant au bout du quai, quand bien même on voudrait écarquiller les yeux, il n'y a plus personne.

La forme est bien visible dès lors qu'elle s'approche. C'est une très jeune fille au pas bien nonchalant et complètement nue. Elle va malgré le froid le visage impavide en direction du banc. C'est de dos qu'elle s'offre alors, et sa cambrure sait forcer l'attention tant elle est prononcée. Sa carnation de chair est d'un blanc fort laiteux qui se fait remarquer. Elle vient de se pencher et demeure un long temps dans cette posture ployée. Ce sont bien sûr ses reins qui captivent le regard, et ses longues jambes fines immobiles accolées l'une à l'autre, perchées sur leurs talons aiguilles. C'est sans doute ce chapeau qu'elle est venue chercher, mais elle semble hésiter. Certes, ce n'est pas le sien, cependant elle le coiffe et se retourne avec.

Tout au bout du quai vide c'est un rayon de lune qui luit dans la nuit. La lueur permet quand même d'entrevoir un wagon et ses vitres blanchies de givre malgré tout. Est-ce là qu'est monté cet étrange passant qui paraissait aller vers cette silhouette vue ? Mais nul bruit de départ ni mouvement aucun. La gare est sous silence. L'horloge sonne le quart. La jeune fille n'est plus là. En cet instant on doute.

Bruxelles-Midi, il est treize heures un quart. La foule de tous les jours se presse vers les quais au pâle soleil d'hiver.

Un train de marchandises est garé sur la voie. Dans un épais brouillard on entend les chocs lourds d'un lent déchargement sur le quai qu'on ne peut voir. Sur l'autre on distingue mal une forme très claire qui demeure immobile.

Les lampes de sodium viennent à s'allumer. Alors on aperçoit la silhouette gracile d'une fillette en robe blanche aux blonds cheveux nattés. Ce qui peut étonner c'est le choix du vêtement dans un lieu peu propice à une telle tenue, d'autant plus qu'elle est seule et puis qu'il va faire nuit. L'éclairage confère à cette étrange présence une irréalité bizarre qui inquiète.

La vapeur du train s'est enfin dissipée. L'œil peut mieux s'adapter au sujet qu'il observe. On capte plus précisément l'angle de sa posture. Il semble établi qu'elle ne regarde pas les wagons maintenant, mais un point opposé qui serait bien le mur, tout proche d'elle. C'est l'entrée du buffet qui est fermé ce soir. Elle n'attend personne alors.

Le brouillard s'amenuise au fil des secondes. Le silence se fait sur la voie d'à côté. Un sifflet aigre indique que la rame va partir et le dernier wagon file avec son fanal.

C'est ainsi qu'on découvre un personnage resté sur le quai. Il se situe en face de la petite fille et semble la regarder immobile et figé. On peut se demander s'il la voyait avant. Cela eut signifié que les portes fussent ouvertes des deux côtés du rail. On peut le supposer.

Le regard s'éclaircit sur la robe et aussi sur celle qui la porte. C'est une jeune femme, en fait, mais si menue, que dès le prime abord on a pu s'égarer. Il devient plus facile de comprendre ses gestes, car ses deux mains s'affairent sur le haut de sa robe qu'elle semble entr'ouvrir.

C'est maintenant acquis, elle regarde une image et cela ne peut être que la vitre d'en face qui lui sert de miroir. C'est donc son reflet qu'elle contemple en dénudant sa gorge. La blonde femme-enfant observe son buste nu sur la porte vitrée.

Alors on se demande si la silhouette grise en face peut profiter du rendu de l'image. Et c'est fort improbable.

Elle vient de refermer sa robe et revient lentement, tête basse, telle une ombre. On peut la voir de dos s'éloigner, avec ses nattes qui dansent et battent sur ses reins. Les deux sont liées ensemble par un entrelacs fait de fils de barbelés rouillés allant s'entrechoquant sur le tissu léger qui semble l'avoir marqué d'une large tache rouge.

La brume est revenue sur l'autre quai désert. Un grand express arrive sur celui-ci tout proche. Dans la voiture bleue des sleepings s'engouffre une robe blanche. L'homme des wagons-lits a la même silhouette que celui qu'on voyait sur le quai à l'instant.

Etait-ce la même robe ? Rien n'est sûr.

C'est dans un port une fille.

Assise sur des cordages et vêtue d'un manteau.

Tout autour d'elle des hommes qui triment sans la voir. Un port comme à Marseille au Havre ou à Hambourg et ça sent le remugle des sueurs surtout quand il fait chaud.

Plutôt un cache-misère posé sur ses épaules qui laisse ses gros seins au regard de tout le monde. Car elle les a énormes et pleins comme des pastèques cette rousse à chair blanche à la tignasse en feu.

Son pied s'est étiré et dénude sa cuisse puis l'autre et le manteau s'est ouvert au soleil. Leur galbe est surprenant maintenant qu'on les voit toutes deux en pleine lumière. De bonnes jambes de gouge de celles que les rouliers aiment à voir s'ouvrir dans les hôtels miteux.

Elle porte des bas noirs ajourés à résille mais au dessus la peau a la couleur du lait autour d'une toison fauve. Le galbe des cuissots posés sur les cordages est un triangle d'or pour voyageurs à quai qui rêvent de chairs dodues.

Ce qui la fait fatale c'est le masque animal de sa bouche vorace aux mâchoires brutales faites pour déchirer. Visage fait au couteau sur un cou cylindrique en forme de cheminée de paquebot d'océan.

Elle respire la viande crue, son buste aspire le large et ses côtes taillées sur un buste hiératique de grande figure de proue se gonflent avec puissance.

Elle sent la femelle les voyages la folie !

Non elle n'espère pas l'homme c'est le temps qu'elle attend.

Elle vient de se lever et sa taille minuscule étroite entre le buste et les hanches idéalement larges laisse à vif ses aines creusées en pleines cuisses. C'est souple et majestueux ce port altier de garce qui ne voit que de loin partir des bateaux ivres.

Pour une bague en toc elle se fut embarquée avec d'aucuns maquereaux pour Copa Cabana Tampico Pernambuc...

Les anciens en eussent fait l'hiérodoule sacrée dans leurs temples, adorée elle aurait même été une vraie déesse mère.

Elle ferme son manteau sur un ventre sculpté un abdomen superbe d'une géométrie lourde qui palpète un instant puis retourne dans l'ombre.

Un artiste barbu a croqué sa silhouette mais pourra-t-il la vendre elle qui ne sait que se louer ?

C'est l'heure où les barcasses reviennent de la pêche.

C'est un lieu familier constitué de deux rues qui ensemble aboutissent à un square planté d'arbres.

En retrait l'escalier se perd dans un jardin dont les buissons touffus empêchent d'en voir le haut. Sur les marches et de loin on peut voir la silhouette d'une fillette gracile en robe de couleur sombre. Elle paraît immobile et la main sur la rampe.

Plus proche de nous un banc où une forme étendue semble peut-être dormir encore que la posture ne soit pas adéquate à un sommeil normal plutôt à une rêverie.

Le banc est au soleil mais les ramures des arbres jettent des zones ombrées sur le corps qui repose. On distingue cependant la forme d'un genou nu et qui serait levé inondé de lumière.

Au carrefour des rues et donc en premier plan deux gamines cheminent et l'une allant vers l'autre. Mais se regardent-elles car l'angle des visages incline bien à penser que c'est un point dehors de notre champ de vision qui est leur intérêt. Ce qui frappe surtout c'est l'infinie lenteur de leur pas comme si il était retenu par quelque sortilège.

Celle de gauche est brune et coiffée à la frange, une de ses épaules a vu chuter son haut de manche et la peau demeure blanche piquée de chair de poule ce malgré la chaleur. Peau de neige émouvante qui fait d'emblée songer à un ice-cream frais et éprouve les sens.

Mais un autre détail émeut sur la blonde qui fait face car sa menotte gauche enfouie sous sa jupe courte tend à la relever bizarrement en pleine rue offrant ainsi à l'œil une cuisse crémeuse et fortement musclée.

Mais c'est ce qu'elles observent qui attire vraiment l'œil. On doit de s'approcher de ce banc sous les arbres.

C'est une belle endormie qui doit avoir leur âge. De loin on ne voyait que la rondeur osseuse du genou droit levé mais de près on contemple la nudité des jambes la chair des cuissots gras et la petite culotte sous la robe bleue pâle ainsi que les socquettes dans les chaussures vernies.

Le visage est enfoui sous une motte de cheveux coiffés d'anglaises lourdes reposant sur le bois.

Deux boutons de la robe sont aussi dégrafés et permettent d'y voir les pointes de seins naissants. Le regard s'attarde sur la turgescence rose mise à nu par ses doigts qui demeurent à l'orée sans même qu'elle y touche mais sont bien un aveu d'intention volontaire.

Et tout en l'observant on peut se rendre compte qu'un de ses yeux sait voir la fillette sur les marches.

En laissant la rêveuse à sa contemplation et contournant les arbres on va vers l'escalier. C'est en contre-plongée qu'on la revoit alors telle qu'on l'avait vue déjà précédemment.

Si rien de son maintien un peu gauche il est vrai n'a changé depuis lors le regard aperçoit ses longues jambes fuselées claires sous la robe sombre. La découpe en est fine et le creux poplité sous les genoux de dos laisse ses veinules bleues dévorées de lumière.

La tendresse des mollets accolés l'un à l'autre semble une torsade de chair contrainte de par la pose comme si par quelque effort la fillette s'évertuait à tenir l'équilibre. Les cuissettes visibles disent une gosse pré-pubère mais charnue et pulpeuse et sans nul embonpoint.

Ce n'est pas sous cet angle que l'autre la contemple il faut donc revenir dans son champ de vision mais de biais.

Comme elle tient la rampe c'est seulement sa main gauche absente tout à l'heure qu'on retrouve occupée et glissée sous l'étoffe à une tâche laborieuse d'où son maintien étrange et qui force l'attention de la gamine du banc.

Le visage apparaît enfin mais levé vers le ciel. On la croit en extase devant quelque spectacle mais ses deux yeux sont clos et sa bouche entr'ouverte.

Immobile croyait-on mais un tressaillement de ses reins à peine perceptible puis de son buste enfin nous livre le mystère de ses émois internes.

L'œil revient au banc et la menotte enfouie dans un repli de robe posée sur un téton comporte tout son sens. Elle en prend possession avec force semble-t-il et cet acharnement lui fait lever plus haut sa jambe repliée.

C'est l'instant où se croisent la brune et puis la blonde à l'angle des deux rues. D'où elles sont postées elles seules peuvent admirer le galbe dénudé du cuissot agité entre soleil et ombre.

La blonde a-t-elle vu l'épaule frissonnante et la brune remarqué la cuisse sous la jupe ?

Cependant rien n'indique qu'elles aient pu connaître non plus toute l'origine de cette féerie des sens.

Seul un peintre ou bien un amoureux des jeunes filles en fleur eut eu ce privilège.

L'une monte les marches lentement maintenant l'autre quitte le banc et descend vers la rue et chacune des dernières s'éloigne séparément.

Le soleil s'est caché et le temps semble à l'eau.

C'est un parc bien petit derrière son muret.
Ses minuscules allées sont visibles de la rue.
Des filles vêtues de blanc tournent en sarabande.
Elles portent des rubans sur leurs cheveux épars les brunes les ont bleus les blondes les ont roses.
Les garçons en casquette et pantalon rayé semblent courir après sans jamais les atteindre.
Une autre qui est nattée est tapie contre un arbre ce sont deux rubans noirs qui attachent ses longues tresses battant sur ses mollets.
Derrière un tronc tout proche est caché un garçon il paraît presque un homme.
Celle qui se cache de lui est rousse si elle n'est pas plus vieille que ses consœurs de jeu elle semble plus mûre.
Son buste est plus fourni le corsage échancré laisse voir ses deux seins tavelés de taches de son.
Les fillettes courent à peine et les gamins derrière semblent avoir de la peine à parvenir à elles.
Et quand ils y parviennent leurs doigts bien malhabiles ne peuvent pas les étreindre elles s'échappent aussitôt.
Tandis que le ballet des filles fleurs se poursuit le grand garçon caché se rapproche et finit par atteindre les nattes par surprise les tire à bout de bras mettant sa prisonnière dans une pose fort étrange.
Elle se tient sur un pied sans doute que sa robe courte aura dû s'accrocher contre le tronc rugueux.
Sa jambe est dénudée on aperçoit sa cuisse tendue et jusqu'à la naissance d'une fesse pleine et dodue.
Eu égard à la longueur des tresses le dévers de la nuque offre un profil très long le buste en chute libre a libéré les seins qui s'offrent bien à cru.
Toute en supination et acrobatissant elle a l'air d'une danseuse suspendue dans son vol.
Lui paraît fort heureux de l'immobiliser l'une de ses mains se meut vers elle mais on ne sait trop vers quel point de son corps sa paume va tomber.
La cohorte des filles tourne sans discontinuer.
Certaines ont perdu leurs rubans et les doigts des garçons s'accrochent à leur chevelure qui semble être leur but.
Chacun d'eux tient sa proie maintenant et paraît savourer un rare moment d'extase tant ils restent immobiles.
L'autre jette son dévolu sur les globes crémeux de la jeune rousse les presse comme s'il voulait en extraire un remède pour son triste visage entre gosse et vieillard.
Il se place derrière elle et son torse cassé lui donne ainsi l'allure d'un pantin vermoulu.

D'où il se trouve situé juste en son entre-jambe il se doit d'admirer la courbe de ses reins puisque l'un de ses bras jouxte la cuisse musclée et tendue à craquer de celle dont il dispose mais il n'en fait pas cas.

Ce qu'il regarde en fait ce sont les nattes longues qu'il tient au bout d'une main comme les rênes d'une pouliche.

Les autres au demeurant ont un geste identique avec une mèche en main mais excepté le fait que leur paume annexe n'aura nulle préhension d'un buste dénudé.

Alors c'est chacun d'eux qui extirpe des ciseaux de la poche revolver de son knickerbocker et taille en pleine chevelure une large prébende de son droit sur la belle.

Et le jeu continue tel un rituel antique comme un théâtre d'ombres où à peine les derniers sont sortis du décor que les premiers reviennent dans le soir qui descend.

La belle rousse cependant a pris de l'embonpoint et ses deux seins laiteux sont exagérément lourds.

La nuit ne permet plus de distinguer ses formes pas plus que celles d'ailleurs de son grand prédateur.

L'allumeur est passé les becs de gaz falots n'apportent que peu de lueur sur la scène du parc.

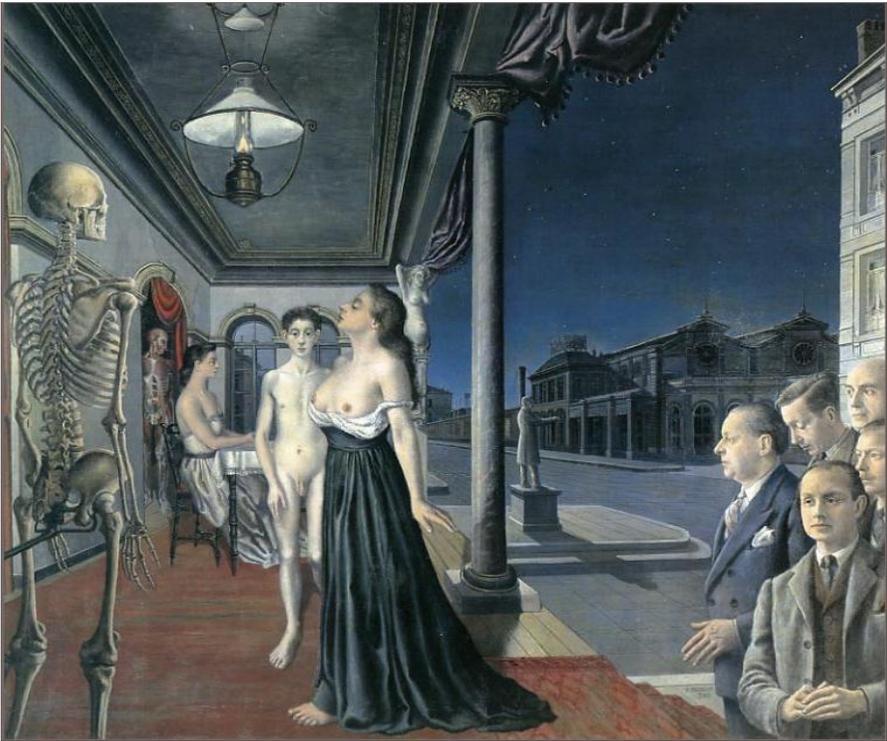
On le voit disparaître son échelle à l'épaule avec les gestes lents d'un pantin mécanique et coiffé d'une casquette ressemblant point par point à celles des garçons.

Tout au bout du muret il attrape la menotte d'une fillette rousse épaisse aux cuissots adipeux.

Tableaux vivants



Tableaux vivants



Tableaux vivants



Le sol du Musée est parqueté d'un bois sonore sous les pas. Aussi peut-on entendre les rares visiteurs dans les salles contigües à celle où l'on se trouve. Les œuvres présentées sont certes différentes des lieux d'expositions. Ce sont pour la plupart des squelettes humains. Debout sur leurs deux pieds ils n'ont rien d'effrayant si ce n'est le symbole de notre devenir. Des femmes, en grand nombre, sont entrées ce tantôt. Elles ont en commun d'être vêtues de blanc, d'aller à pas comptés et d'être silencieuses. Des hommes en chapeautés d'un melon hors d'époque, paraissent compulsent un guide sous leurs lunettes. Ils se croisent sans se voir. Martelant les galeries, les marches sont monotones et rythmées de silences tout soudains, comme si au même instant les visiteurs voyaient un agrément quelconque qui les immobilise. Au fil des heures pourtant un détail saute à l'œil. Les pans des draperies disposées sur les corps des femmes se sont bien allégés. Certaines, même, qui se sont approchées à l'extrême limite de la distance permise, sont totalement nues. Raisonnant par l'absurde il serait improbable qu'elles se fussent exhibées aux collections présentes. Néanmoins leur posture et aussi un émoi né d'une certaine raideur qui transparait alors dans cet immobilisme, prouveraient qu'elles ressentent quelque chose d'étrange. Les hommes toujours penchés ont exhibé des loupes. De loin ils semblent regarder des détails invisibles. Les pas viennent de reprendre leur migration sonore. Mais si l'on réfléchit au transit des êtres on comprend alors mieux les raisons des arrêts. Les buts d'observation sont différents dès lors. Il conviendrait, certes, de connaître le nombre des squelettes ici, et des femmes entrées, de celui des messieurs. On en saurait déduire que chaque homme tient à voir toutes les femmes présentes, les dames tous les squelettes. Mais cela ne tient pas si l'on écoute les pas. Elles sont bien plus nombreuses. Encore moins si l'on songe aux opuscules lus avec assiduité sous les lunettes des mâles. La question véritable serait bien de savoir s'il s'agit de squelettes d'hommes ou bien alors de femmes, mais comprendrait-on mieux ? Mais en vrai qu'y a-t-il à saisir en ce lieu ? Bien seulement pourquoi des femmes se dénudent ! Avait-on remarqué ces étoffes anciennes qui fleurent la Grèce antique ? Semblable accoutrement laisse rêveur un moment. Et si l'on admettait que ce sont elles qu'on expose et non pas les squelettes restés là par défaut ? Ceux-ci ne serviraient qu'à justifier leur marche à travers le Musée. Les seuls vrais visiteurs ont un guide. Qu'est-il écrit dessus qui puisse justifier l'emploi de cette loupe ? C'est un problème d'art, qui lui, reste à résoudre.

L'hôtel près de la gare a quelques rares chambres donnant droit sur les voies. C'est un inconvénient si l'on songe aux bruits que le trafic oblige. Rares en sont les clients qui acceptent d'y coucher. Pourtant depuis deux jours celle au grand bow-window est éclairée au soir. La tache de lumière attire l'œil, il est vrai, sur le quai bien désert dès la tombée du jour, et l'on remarque aussi que les rideaux sont toujours grand ouverts. Pour un observateur familier de la gare, ce fait particulier mérite quelque attention. Bientôt fut révélé un fait assez marquant. Une femme s'y dévêtait. Mais ce n'était pas tant la mise à nu normale d'un être qui se couche, mais plutôt sa posture qui surprenait alors. Elle était à genoux, et son déshabillage paraissait malaisé. Dans cette cage de verre où ses gestes étaient vus dans une contre-plongée exceptionnellement claire, on peut être assuré qu'elle y était bien seule. Lorsqu'enfin tous ses linges étaient tombés au sol elle semblait se complaire dans sa pose première. Nul geste équivoque vers les quais, seulement son visage restait fixe comme vers un point obscur. Les voies étaient bien vides, et personne n'errait. C'était ça chaque soir toujours à la même heure. Elle s'impose un rituel eut-on pu lors penser, mais destiné à qui, car elle s'exhibe en fait, et ne peut être vue du point d'observation caché à son regard. Il faudrait donc admettre que c'est sans but aucun. C'est avec attention maintenant qu'on regarde par le moindre détail les phases de cette scène. Tout d'abord sa venue ne laisse rien présager. Elle vient vers la fenêtre et se met à genoux. Commence son effeuillage dans une gestuelle lente eu égard à sa pose. Le buste dénudé, elle doit se déhancher en contorsions complexes pour délivrer ses reins d'un linge qui les entrave, puis ses jambes ensuite de bas qui montent aux cuisses. L'angle de son visage indique un point bien haut qui est loin de la gare, un immeuble lointain, l'hospice ou la prison. Celui ou celle à qui est destiné la scène se doit d'être muni de jumelles, à coup sûr, mais cela n'explique pas son étrange position. Le manège a cessé au décroît de la lune subitement alors. La lumière de l'astre n'y semblait pour rien, vu l'éclairement de chambre qui semblait suffisant à dévoiler ses charmes à qui voulait les voir. On peut se demander si le point contemplé n'était pas la lune même. Si ce bain lumineux procédait d'un rituel quelconque d'offrande lunaire, bienfaisant ou forcé par une obscure croyance. Car on se perd parfois en conjectures fausses pour des faits bien souvent anodins dont la complexité relève d'autres modes de penser que le sien.

C'est le dernier métro, une rame presque vide. Les voitures dégagées de la foule habituelle laissent l'œil voir au loin dans l'enfilade déserte. Cependant cette ligne a des courbes fort sinueuses. C'est ainsi qu'apparut au troisième wagon la silhouette d'une femme un bref instant saisie. Ce qui peut étonner l'esprit s'oublie souvent très vite, mais un moment plus tard l'étonnement surgit, l'image recomposée pose comme une question. Celle de sa tenue qui intrigue soudain. Il faut attendre que la rame vire encore pour la revoir un peu. Ce sont des vêtements d'une époque passée et la coiffure aussi semble bien démodée. La frange à la garçonne ne se fait plus alors, et même le maquillage paraît désuet aussi. Sans doute est-ce une actrice échappée d'une revue qui n'a pas eu le temps de se changer vue l'heure. L'œil n'a guère eu le temps d'analyser l'ensemble. Il faudra profiter d'une proche occasion pour en savoir plus. A la station suivante n'est monté qu'un monsieur qui semble avoir pris place dans la même voiture. Vu qu'il cherche un siège il est encore debout on observe sa silhouette. L'étonnement grandit. Son pardessus vieillot du style des années vingt a de quoi, lui aussi, bien surprendre, il faut dire. Chapeau melon encore, il sort tout droit d'un magazine rétro. La ligne vient à propos les faire tous deux mieux voir et c'est une autre image qui surprend tout soudain. Elle tient à la voiture. Les sièges sont de bois vernissé avec leurs lattes disjointes et en haut du dossier le sigle première classe est inscrit sur la plaque. Ce wagon obsolète paraît s'être inséré dans la rame au départ semble-t-il. N'est-ce donc qu'un hasard si les deux voyageurs se sont installés là ? A cette heure c'est exclu qu'on veuille tourner un film. Nulle équipe n'est en vue. La rame s'immobilise alors dans un tunnel en courbe. L'homme est presque en face d'elle mais sur le côté droit. On ne voit que son dos. Les mains gantées de sombre de la belle passagère se sont posées à plat sur ses jambes moulées de bas résille noirs. La jupe relevée laisse mieux apercevoir la blanche démarcation d'un peu de chair nue. Si l'on regarde mieux, il est aisé de voir la naissance des cuisses et même sa toison fauve. L'homme lui faisant front ne peut qu'y regarder. Rien n'est moins sûr si le tremblement furtif d'une page de journal ne venait juste apprendre qu'il est en train de lire. A la station suivante ils descendent ensemble. Lui va vers la sortie, elle s'est dirigée vers la correspondance. C'est le dernier métro. En des temps plus anciens l'heure était différente. La seule vraie question est de savoir pourquoi l'homme ne l'a pas suivie. On peut lire la date sur le journal au sol : 15 septembre 39.

Au travers des poutres à claire-voie de la grange on voit son buste lourd sanglé dans un corsage.

Taille infiniment mince que comprime la ceinture d'une jupe fort longue qui tombe sur ses pieds nus.

Il fait chaud c'est en Août et les foins sont rentrés.

On les sent entassés tout autour de la belle à l'heure de son coucher car elle pose la lampe et verse dans une vasque de l'eau pour sa toilette.

Elle est servante de ferme et couche dans les communs mais l'odeur du fourrage la rend nerveuse ce soir.

Tout en se dévêtant ses gestes sont emprunts d'une fébrilité que le temps à l'orage et le parfum de l'herbe n'expliquent pas totalement car ses doigts sur ses seins demeurent posés longtemps avant même que ne chute le bustier de coton.

Ses linges sont tombés, les pieds dans le baquet elle fait ruisseler l'eau sur ses épaules rondes et on la voit jaillir en cascade sur des reins d'une blancheur de lait.

Une vraie croupe de pouliche racée musclée ferme et dodue qui frémit sous l'ondée et les fesses s'entrechoquent.

Se tournant à demi on l'observe inonder ses mamelles bien gonflées se heurtant l'une l'autre.

Elle ne s'est pas séchée, la brillance des chairs accentuée par la flamme fait d'elle une bête ardente au délicieux fumé se caressant toujours de ses paumes avides.

Elle doit d'habitude s'étendre sur cette couche tendue à même le sol mais ce soir elle hésite et préfère le bois d'une table longue et basse. Le rite d'un allongement est toujours superbe d'autant qu'elle s'offre au bois s'y faisant encuisser par le bord de la table tout en s'écartelant la tête à la renverse.

Mais bien vite elle se tourne épousant de son ventre les nervures du noyer contre lesquelles elle repté.

Une vouivre que Michelet eut adoré décrire dans sa riche Sorcière, une goule privée de chair et s'enivrant de bois.

Des fesses magnifiques en soubresauts lascifs une poitrine raclant la planche et toute en sang puis sa crinière de blonde prenant des tons de feu à la chandelle mourante.

"Amar sin saber a quién" - aimer sans savoir qui comme a dit Lope de Vega dans sa pièce baroque.

Tout son être au plaisir, elle fulmine de joie sans autre corps masquant son trop plein d'abandon.

Sujet objet unique c'est la femelle en soi s'écartelant fébrile à l'assaut de ses sens qu'elle espère intégrer.

La croupe danse encore et le ventre palpite comme une forge d'enfer attisée par l'envie et la chandelle s'éteint.

C'est une fort belle demeure qui se trouve près du Bois avec ses bow-windows inondés de soleil.

Les rideaux sont ouverts on voit à l'intérieur non pas ce mobilier Art Déco qui est tant à la mode maintenant mais des cathèdres antiques et des fresques murales qui sont d'un autre temps.

Sur l'une d'elle une belle coiffée style Renaissance a posé ses deux coudes et semble lire un livre.

Plutôt un portfolio dont les illustrations ont fait rosir ses joues ou bien c'est la lumière trop brûlante pour sa peau de blonde vénitienne.

Ses genoux posent à cru sur un parquet damier luisant de la lumière à tel point qu'il renvoie l'image de ses cuissots qu'une chemise de corps ne cache pas tout à fait.

Le creux poplité gras entre mollet et cuisse est humide de sueur et les aisselles nues sous les bretelles tombées sont humectées aussi.

La jeune fille ruisselle même ses paumes sont moites car les coins du papier transpirent de leur passage.

Sous la couronne nattée entourant son grand front des perles mouillées scintillent.

C'est donc une chaleur de serre qui règne dans ce lieu qui a fait qu'en retrait une autre fille très jeune enlève son corsage et tende à la lumière ses petits seins naissants.

Elle est à peine pubère aucune pilosité ne marque son entre-jambe qu'elle clôt pudiquement de ses jambes serrées.

Son visage de bambine est poupin mais fermé.

Sa bouche est écarlate et ses lèvres sont lourdes nulle lumière dans ses yeux qui demeurent baissés mais leur angle de vision se porte vers la liseuse.

Il y a là un homme qui demeure dans l'ombre on distingue sa silhouette puis par sa pose on pense que c'est ce grand mur blanc qu'il observe sans doute.

Ce qu'il doit refléter n'est ni l'agenouillée qui croise ses jarrets avec nervosité et se penche bien plus sur les pages équivoques se dénudant d'autant ni même le buste nu de la petite poupée mais une image lointaine provenant d'un endroit sombre d'une pièce proche.

Puis le soleil parvient alors sur la cloison révélant alors selon le stratagème de camera obscura toute la face cachée que cet homme observait.

C'est comme un négatif devenant positif par le jeu lumineux mais qu'on voit à l'envers sans mise au point bien sûr.

Dès lors qu'on s'habitue à l'étrange inversion on prend alors conscience de ce que cette fille nouvelle est prostrée en levrette et que sa croupe est nue.

On suppose que les bras s'agitent en tenant un objet de faible dimension dirigé vers ses reins mais la lenteur des gestes et le flou de l'image ne nous renseigne pas plus.

A Balthus

Cette scène équivoque ne doit pas cependant être vue de l'homme seul car les regards des autres peuvent aussi se rejoindre sur cette cloison claire.

Alors la belle liseuse peut être perturbée par cette image bizarre et non par les feuilletts immobiles sous ses doigts.

On peut en dire autant pour la gamine debout ce qui peut tout changer et quant à la raison de son déshabillage.

Mais s'est-on demandé si la fille cachée dans la pièce à côté peut observer la salle où résident les autres car si on l'aperçoit elle doit y avoir la vue.

Mentalement on construit un grand quadrilatère qui rejoint les regards pour en arriver là mais qui regarde qui ?

La liseuse a des gestes étranges depuis un temps.

Elle aussi en posture d'une levrette cambrée elle semble repter de bien curieuse manière.

Bien que les hanches étroites de la poupée debout soient graciles et ses jambes fort serrées on remarque dans sa pose un mouvement singulier.

Seul l'homme reste immobile mais il se trouve dans l'ombre et rien n'oblige à croire qu'il ne soit pas ému.

Et soudain le soleil est masqué par un arbre.

Le mur redevient mur les belles rejoignent l'ombre alors l'imaginaire n'a plus de place ici.

Seule demeure une fresque visible du dehors qui ferait bien penser à un Pisanello et ses austères visages.

D'ailleurs les belles du lieu donnaient cette impression.

Pourtant leur frémissement cependant leur chaleur...

C'est une ruelle de Venise étroite avec arcades et au milieu un pont donnant sur une venelle.

Elle paraît bien sombre le soleil n'y vient pas certes mais on est en journée.

On se croirait de nuit ou par un de ces jours mornes délavés et sans ombres ni reliefs sur les choses.

Pourtant à un étage mais bas et de ceux qu'on peut voir de la ruelle obscure se découpe une forme sous une jalousie ouverte et peinte couleur vert d'eau.

Il faut à l'œil un temps pour mieux saisir alors que c'est le corps d'une fillette sans vêtement aucun.

Fillette par le fait qu'aucune pilosité ne marque son pubis qui affleure la fenêtre mais un grand doute subsiste eu égard à son buste trop lourdement chargé de deux seins fort copieux et dardés au dehors.

Elle est coiffée enfant avec une longue frange qui dévore son regard de sorte qu'on ne sait pas ce qu'elle peut regarder ni même si elle regarde.

Cette image arrête net on souhaite la contempler encore tant elle paraît étrange et on s'attend c'est vrai à ce qu'elle disparaisse aussi vite qu'apparue.

Puis on demeure figé et cloué sur ses pas sans même oser bouger tant on semble gêné de cette intimité.

On le devient d'autant qu'une autre forme derrière surplombe la première et on ne voudrait pas se voir découvert.

C'est une main gantée de noir qui se place sur l'épaule et pose de son poids sur la chair qui s'affaisse.

On en peut voir les doigts qui se meuvent à la saignée du cou et glissent avec lenteur sur la naissance du sein.

L'autre paraît adulte vu la largeur des paumes qui vont s'approprier le galbe des deux globes et les enclosent tous deux les cachant au regard.

Le visage est dans l'ombre de plus il est masqué par le biais du volet replié à hauteur des cheveux de l'enfant.

Le corps est tout près d'elle car il fait osciller son petit abdomen qu'il pousse vers l'extérieur.

Ce qui fait qu'avancée on peut voir ses cuisses rondes plaquées l'une contre l'autre sur le bois de croisée.

Inattention sans doute mais les deux mains gantées ont disparu soudain et le buste gonflé apparaît en surplomb et tendu vers le vide.

La pose de la fillette s'incurve maintenant comme si elle subissait une poussée du bassin ou bien du creux des reins.

Pourtant rien de son masque qui demeure figé ne peut faire songer à une souffrance quelconque.

On dirait bien plutôt qu'elle tente observer quelque chose tout en bas et que l'être caché voudrait apercevoir lui aussi mais la fenêtre étroite ne permet qu'à l'un d'eux d'être aux premières loges.

Il faut alors s'extraire de sous l'arcade venir à découvert pour voir ce qu'elle contemple passer sous son regard.

Elle est si absorbée qu'elle ne se rend pas compte.

C'est en contre-plongée qu'on la voit désormais le torse dans le vide et le buste de dessous.

Une gorge d'adolescente avec ses seins en pomme si lourds qu'ils paraissent prêts à bien chuter alors.

Cela semble une vitrine au ras de la ruelle confuse tant la lumière est rare mais en prenant du temps on sait que c'est l'échoppe d'un miroitier qui aura disposé derrière sa vitre sale des glaces gauchement sous des angles divers.

Puis on découvre enfin un petit escalier qui se love en façade de la maison idoine où se trouve la belle.

On est juste sous elle et l'on découvre enfin le but de son manège et de celui ou celle qui se trouve en retrait.

Parmi tout ce qu'offre au chaland l'artisan est un miroir sorcière c'est tout l'art vénitien et ce depuis des siècles.

Une glace déformante de celles qui renvoient une image si difforme et complexe à la fois qu'elle peut être odieuse ou alors complaisante selon ce que l'on souhaite.

Et puis voici l'instant où les deux mains gantées reviennent dans le champ et s'emparent du buste.

Formidable tableau de chauves-souris rapaces ou de corbeaux voraces étreignant les deux seins.

La naissance des cuissots devient alors énorme et le pubis renflé semble un gouffre de chair turgescent et profond.

Un grand éclat de rire fuse alors du dessus la jalousie se baisse et la persienne vert d'eau va se refléter seule comme un tonneau disjoint en perce de son ombre.

Un bruit de pas furtif tel des pieds nus pressés crépite encore un temps. Un cri bref un choc mat puis une voix d'enfant qui a demandé l'heure juste l'instant d'après.

Seul le grand carillon de la Chiesa voisine ébranle le ramo de San Giovanelli.

La pluie tombe en sourdine comme un bel adagio avec ses voix mutines d'angelottes égarées demi-nues sous l'ondée.

La venelle est ombreuse perd de son intérêt il serait mieux d'aller en courant au Florian boire un Marsala all'uovo et puis se souvenir des belles petites sorcières.

Elle monte l'escalier et elle aime qu'il grince sous ses chaussures vernies.

Ce bruit à ses oreilles est un de ses délices préférés avant de se coucher mais elle n'a jamais su si c'était bien le bois ou le cuir des semelles qui savait l'engendrer.

Elle associe ce son à celui d'un sommier enfoui en ses souvenirs et depuis son enfance.

Car on est à la Source sa maison de vacances.

Le cousin Charles couche là dans la chambre au dessus et la jolie bonne rousse monte pour le rejoindre et redescend nus pieds pour ne pas inquiéter.

Ce soir elle a congé et Charles sera seul.

Cette pensée est douce et elle se déshabille à la lueur de la flamme mais sa porte reste ouverte.

La glace de l'armoire lui renvoie son image.

Elle garde ses socquettes blanches et ses chaussures noires.

C'est ainsi qu'elle aime être pour se croire fautive avoir plus de plaisir à s'observer debout et regarder ses mains venir comme d'une image qui ne serait pas elle.

Ses menottes sont moites et lui semblent étrangères elle les sent venir sur ses aines et tréssaille de ce contact doux.

C'est pour elle un endroit fort sensible que ce sillon bien creux et lisse où son index glisse un peu gras et replet où son pouce se niche.

Son savoir du plaisir ne connaît que sa cuisse et n'a jamais osé aller plus loin que là.

Mais ce soir elle se voit à la lueur d'une bougie qui vacille et oscille et son œil s'émerveille de nouveaux points de vue qu'elle n'osait observer.

Elle songe à la soubrette et triture ses jeunes seins les portant à sa bouche en suçotant les pointes.

Charles les eut aimés avec leur goût acide et leur saveur toute acre suintant la jeune pucelle.

Ses menottes bien molles et moites se sont portées vers sa croupe de vierge qu'elle ose écarteler tout en songeant au pire lu dans de mauvais livres.

Mais la porte entr'ouverte grince soudainement.

Elle peut y distinguer dans l'ombre une présence elle qui s'attend à tout pourtant n'est prête à rien.

Mais elle adore cette crainte qui la fait frissonner et verse sur sa chair de la salive d'étoiles.

C'est une gamine brune à la lourde crinière qui se trouve tapie contre l'huis demi nue elle a son âge ou presque et se tient en retrait le buste dévêtu.

A Balthus

Charles qui descendait les regarde toutes deux debout dans l'escalier avec un maintien noble.

Mais arrêt sur image qui se reflète alors sur la glace de l'armoire et superpose ainsi les deux filles un moment.

Elles ont toutes deux les mêmes gestes charmants un peu mièvres et mutins de gamines un rien niaises.

Puis comme elles se ressemblent on les croirait bien sœurs tant elles sont construites de manière identique.

Charles épie ses cousines mais on a bien du mal à voir son expression car la chandelle se meurt.

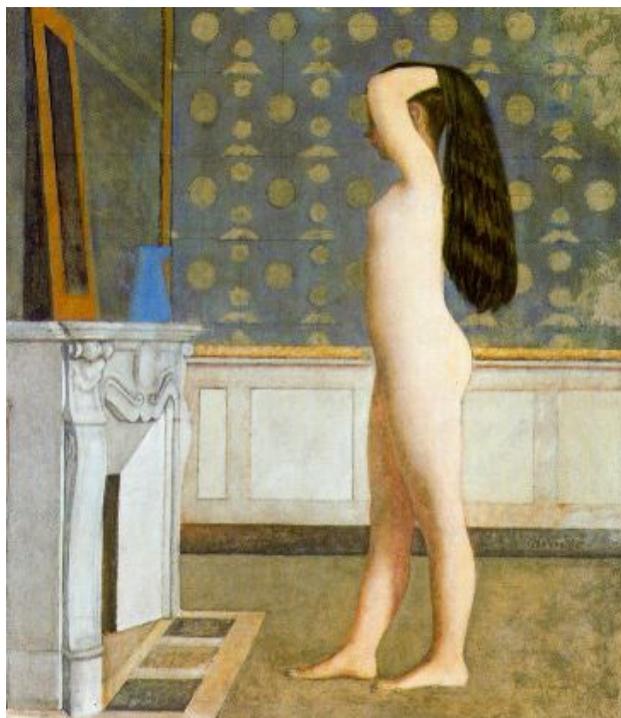
Seuls maintenant les bruits rendent compte d'une scène qui ne peut se passer qu'en mode imaginaire.

Les pas de Charles montent l'escalier et sa porte se clôt.

Ici dans cette chambre le bruit furtif de draps glissant dans le silence.

Plus tard mais bien plus tard les marches de l'escalier ont crissé de nouveau.

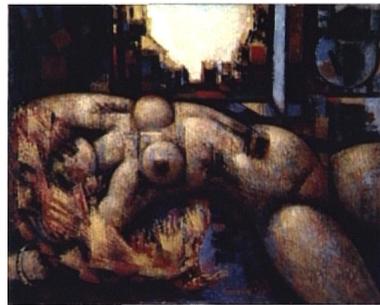
Tableaux vivants



Tableaux vivants



Tableaux vivants



Les sleepings sont à quai. C'est le Train Bleu de nuit. Il va à Vintimille et l'on est en été. Les grooms des wagons-lits accueillent les passagers dans leur tunique sombre, leur sacoche à l'épaule. Les voyageurs montés ont atteint leur cabine. On distingue leur silhouette dans l'habitacle étroit. Leurs gestes courts à deux, se croisent, se juxtaposent. Leurs mains semblent empruntées comme en un ralenti qui se veut bien courtois. Dans un single pourtant, la femme qui s'y place paraît se démener en mouvements furtifs. Il semble qu'elle voudrait ôter un vêtement dans une posture étrange et elle n'y parvient pas. Son visage se plaque sur la vitre, il est rouge et paraît exprimer une intense émotion.

Le haut-parleur annonce le départ. On l'observe toujours, d'abord car elle est belle, puis qu'on ne saisit pas l'origine de ses gestes, ou le pourquoi, plutôt. Dans le tohu-bohu des portes qui se ferment, et dans le long sifflet qui préside au départ, il reste qu'on n'entend pas les mots qu'elle semble dire. Est-ce aux gens du quai qu'elle semble s'adresser, ou bien à elle-même ? Rien n'est sûr cependant. Pourquoi ne pas penser à un tiers masqué par sa propre silhouette ? Un de ces prédateurs allant vers les femmes seules ? Mais si elle lui parlait elle eût tourné la tête. L'homme des wagons-lits va monter maintenant. Il ne va pas manquer de passer derrière elle et de s'apercevoir de quelque étrangeté dans son comportement.

Puis on suit ce visage angoissé qui s'estompe. C'est déjà le fanal arrière qui éclaire de son rouge la voie déserte alors et sur le quai juxtant laissé libre à notre œil c'est la forme bizarre d'un marié en habit. Serait-il descendu dans les derniers instants et ce à contre-voie ? Peut-on imaginer lors d'un voyage de noces l'homme quittant l'épouse au seuil même du départ ? La mariée était-elle cette belle affligée s'extrayant de sa robe et empêtrée dedans ?

C'est à cet instant même qu'on remarque dans la gare un fabuleux cortège de noce avec garçons et demoiselles d'honneur. L'homme doit se dépêcher et se dirige vers eux déjà les journalistes font crépiter leurs flashes. Un orchestre de jazz band vient d'envahir le quai. Cela semble une vraie fête.

Pourquoi se demande-t-on après bonne réflexion y aurait-il un lien entre deux événements contigus sur un lieu. Est-ce toujours la raison qui se plait à cerner des causes et des effets et les relier ainsi ? C'est vrai on peut songer à la fin d'une liaison avec une belle maîtresse et l'adieu de l'amant avant son mariage après l'ultime hommage et l'ayant attachée l'envoyant en voyage...

Les grands sleepings de nuit ont toujours un mystère !

Un train de nuit à quai dans une gare de frontière. Il a dû s'arrêter pour un contrôle douanier. Pourtant personne en vue, pas même un employé d'aucun des deux pays. Paysage de montagne en hiver, la neige a déjà recouvert l'express dans son entier et la locomotive qui haletait encore s'est tue. Conducteur et chauffeur ne sont plus à leur poste. Aucun des voyageurs ne semble s'être aperçu de l'arrêt prolongé. C'est un train de grand luxe avec cabines privées. Tous et toutes doivent dormir.

La neige tombe toujours, même le nom de la gare est enfoui sous ce blanc, de sorte qu'on ne sait où l'on se trouve alors. Si l'on voulait entrer dans ce bâtiment gris toutes les portes en sont closes. Les heures passent, on attend.

C'est un peu avant l'aube qu'une porte du sleeping s'est ouverte bien en queue. Deux formes sur le quai et venant de nulle part laissent descendre des femmes. De loin si l'on observe on s'aperçoit très vite qu'elles sont en chemise et marchent deux à deux, comme si elles devaient aller ainsi, nus pieds, dans la bourrasque glacée. Elles n'ont aucun bagage, leur chevelure épars s'envole dans la tempête, donnant à leur allure l'aspect de grands fantômes ballotés par le vent.

On les a fait entrer dans ce qui paraît être une salle d'attente faiblement éclairée. Ceux ou celles qui les mènent ont des gestes très lents et sont emmitoufflés dans des vareuses grises et coiffés de casquettes qui ont l'air militaires. On les aperçoit toutes, elles sont une douzaine.

Quelqu'un a dû leur intimer un ordre et elles se dénudent sans même se rebeller. On peut facilement observer leur mise à nu fort lente, car la vitre givrée sous tous ces souffles ensemble, permet de regarder les corps, dans leur totalité. Toutes sont ravissantes et jeunes de surcroît. Puis leurs cheveux épars ne masquent pas pour autant leur tendre intimité que certaines, plus pudiques que d'autres, savent masquer de leurs mains qu'on devine glacées tant leur peau est bien rouge.

Ce sont justement elles qu'une voix a dû appeler, et ce l'une après l'autre, dans une pièce cachée et située en retrait. Le temps entre chacune est long, elles reviennent ensuite, mais sans leur chevelure. Toutes enfin reconduites vers leur compartiment y sont remontées nues.

Puis le sleeping repart comme si de rien n'était.

Restent seules sur le quai les formes en manteau gris qui saluent le départ en ôtant leur casquette et leur crâne de femme est rasé.

Au soleil du matin la neige vient de fondre, et l'on peut lire le nom de la station. Kahlkopf. Tête chauve...

C'est bien un train de nuit dont le cahot agace, un bruit insoutenable irritant la pensée pour qui ne sommeille pas. On quitte alors sa couche, arpentant le couloir espérant rencontrer quelqu'un à qui parler. Seules des portes qui se claquent autant qu'on peut marcher. La vitesse est au pas, pourtant. Liturgie d'aiguillages, mais point de gare en vue. Paysage inquiétant, horizon bas et morne. Le wagon restaurant est désert, les couverts y sont mis mais nul serveur en vue. Tous les wagons qui suivent paraissent aussi vides, mais dans celui de queue c'est un spectacle étrange. Devant chaque cabine se trouve une femme nue. Certes pas complètement mais on peut voir leur buste ou leur croupe dénudé, car selon un hasard, ou bien une mise en scène, elles savent alterner à chaque compartiment leur pose suggestive. Si l'on devait encore se méprendre sur le lieu, nulle invite de leur part n'en signale la débauche. Les visages qu'on croise demeurent austères et froids, elles paraissent regarder au dehors, les yeux fixes.

On chemine en retrait, eu égard aux cahots jusqu'au fanal arrière, puis on revient alors, lentement sur ses pas. Chacune d'elles semble avoir sur la chair des traces rouges. On dirait que les seins ont dû être pincés, subir quelques sévices, et les fesses également, malaxées ou claquées. Y aurait-il un rôdeur pervers dans cet express ? Mais cela n'explique pas leur présence en couloir, ni pourquoi l'alternance de leur exhibition. On n'ose leur parler, tellement le charme est rare, qu'on ne voudrait le rompre. Emu, toujours curieux, on se doit revenir, les examinant toutes, et lors on s'aperçoit de ce qu'une blonde succède à une châtain, suivie d'une rousse, et pour finir une brune. La carnation des peaux s'accorde aux chevelures. Les rares draperies ornant leur nudité ont un rapport chromique avec les corps parés. Une œuvre, qu'un esthète a voulu présenter, pour une publicité, mais personne alentour.

Puis le train s'arrêta. Alors chacune d'elle, comme si elle attendait cet instant, se mit bien vivement en marche vers la porte. Nulle gare, la campagne, l'œil ne peut même les suivre, tout est obscur dehors.

Un bref cahot ensuite, quand l'express s'ébranla. Le wagon restaurant est maintenant complet, ce ne sont que des hommes enchaîneés et glabres, avec un air lugubre. Voyageurs de commerce avec leur mallette mince, tous des représentants de marques concurrentes, semble-t-il, car leurs regards s'évitent. L'un d'eux en ouvre une, pour y mettre de l'ordre, dirait-on. On voit la panoplie du dresseur patenté, avec fouets, martinets, cravaches et autres engins de cuir.

Mais tout rapprochement serait... surréaliste !

C'est un bouge à matelots.

Odeur d'alcool de sueur de tabac.

Les hommes sont au comptoir bras nus dans leurs maillots.

Quelques-uns dansent pourtant dans la fumée épaisse avec de pauvres filles sans sourire sans joie.

Puis tout au fond dans l'ombre il y a celles qui attendent.

Une est assise de biais la tête à la renverse et ses grosses mains rouges soulèvent sa chevelure, les coudes sur le bois du dossier de la chaise.

Elle creuse ses aisselles dans cette pose alanguie et ses muscles saillants offrent une chair de lait.

De lourdes cuisses nues au ras de son slip noir gainées de bas nylon dont on voit les jarretelles.

Elle a de hauts talons blottis l'un contre l'autre et ses jambes allongées en font une géante.

Le buste éclate ainsi tendu comme à craquer par le corsage ouvert et l'on voit ses seins lourds danser quand elle respire la cigarette aux lèvres maquillées de rouge sang.

Une vraie bête de bouge toute offerte aux regards dans cette foule de mâles aux biceps tatoués.

Sa mince jupe ouverte laisse ses cuissots pulpeux et pleins de viande crémeuse que les yeux des gaillards doivent rêver de pétrir tant ils semblent juteux.

Elle sait les faire frémir la garce en ondulation molle.

Ils l'observent de loin mais aucun ne s'approche.

Enfin elle s'est levée quand l'orchestre bastringue attaque un mambo chaud.

Les bras acrobatisent tels des oiseaux fébriles les doigts s'ouvrent et palpitent les épaules frémissent.

La croupe se démène ondulante et lascive l'étoffe craque de ses fibres les deux fesses mises à nu s'entrechoquent l'une sur l'autre au son des maracas

Les danseurs ont fait place tout l'espace est à elle.

Une jambe d'un jet nerveux s'envole vers le plafond et revient se ployer en gonflant bien les muscles de la cuisse qui reste un bref instant ouverte inondée de mèches folles.

L'abdomen se gonfle le buste s'est cambré et les seins mis à nu éclaboussent de blancheur tout le bouge enfumé.

Presqu'à genoux enfin elle oscille de ses hanches pieds nus presque immobile ses lombaires saillantes écartelant les cuisses balançant son visage en tous sens bouche ouverte.

Tous retiennent leur souffle la caisse claire martèle une vraie danse du ventre qu'elle achève allongée sur le dos.

D'un bond elle est debout sauvage et toute en eau puis disparaît soudain pour ne plus revenir.

Il arrive au passant qui musarde à la nuit d'oser sans même songer regarder aux fenêtres basses des rez-de-chaussée.

Il pourrait continuer mais quand une lueur vive retient son attention il revient sur ses pas.

C'était un feu dans l'âtre on était au mois d'Août.

Un garçonnet chargeait une cheminée de chambre de lourdes bûches rondes et suait à grosses gouttes.

En retrait une fillette à genoux et prostrée avait sa tête posée sur un prie-Dieu vétuste.

Sa robe de gamine largement remontée découvrait ses cuisses nues et ses longues nattes blondes ruisselaient sur le sol.

Visage sans expression les yeux clos mais ses mains étaient placées à plat contre ses omoplates dans une position qui paraissait contrainte.

Tout en les observant on remarquait aussi la place de ses chevilles reposant l'une sur l'autre.

L'expression du gamin semblait un rien sauvage surtout à cet instant où las de son ouvrage il venait vers la fille et se penchait sur elle comme s'il s'assurait qu'elle n'avait pas bougé et demeurait... disons à sa merci.

C'était un feu d'enfer illuminant la pièce les flammes qui rougeoyaient coloraient les chairs blanches maintenant que d'une main il relevait ses linges et qu'on apercevait la croupe et puis les reins de la gamine ployée en pose de levrette et sa culotte claire qu'on aurait cru brûler.

Dénudée jusqu'au ventre et orientée vers l'âtre son visage prenait des tons cramoisés car sa peau était celle d'une vraie blonde fort jeune de corpulence dodue.

Il devenait certain qu'elle était attachée privée de tout mouvement et ce gamin pervers avait l'air d'un bourreau.

Si l'on observait bien cette cheminée de chambre on devait se rendre compte qu'une broche y était fixée.

De plus elle était large et aurait pu fort bien servir à la cuisson d'un corps... de gamine par exemple !

Tout allait dans ce sens surtout quand il revint observant les cuissettes les palpant à pleines paumes jaugeant le buste plein les épaules charnues et la nuque ployée.

Jeu d'enfant bien cruel inoffensif pourtant quand il jeta au feu les pantins de la fille et ses poupées de son qui s'enflammèrent d'un jet sous son regard en larmes.

Puis il la libéra tout en se moquant d'elle.

Il avait sur sa sœur des vues plus incestueuses que cannibales en somme.

Rassuré le passant s'éloigna dans la nuit.

On ne voit qu'un visage par la fenêtre ouverte un visage d'enfant qui sommeille quand la lumière l'inonde et va la réveiller car c'est une belle gosse, appétissante en diable à l'instant où ses mains reposées sur le drap le rejette brusquement offrant sa nudité de gamine bien grasse au soleil naissant déjà chaud pour Avril.

Son buste aux petits seins juvéniles mais fort ronds voit se poser sur lui un charmant oiselet frétilant de ses pattes.

La sensation est forte et ses deux cuisses s'ouvrent qui laissent apercevoir un pubis bien renflé, un réflexe ludique sensuel et ingénu d'une vierge à son réveil dont les rêves fantastiques s'exaucent au matin.

Son torse s'est levé ses reins se sont cambrés et l'une de ses jambes s'écarte largement.

L'oiseau n'est pas un cygne la fille n'est point Léda mais sa posture est belle offerte en pleine lumière.

Curieux le passereau sautille de sein en cuisse et de ses douces plumes caresse un peu la peau.

La belle le laisse aller se soumettant d'elle-même à ses voyages furtifs dans un beau grand écart.

Son ventre encore gracie garde de son enfance la forme un rien bombée des bambines encore vertes.

Délicieux abdomen grassouillet et replet que bien des peintres adorent tant ils savent témoigner de la beauté naissante des douces angelines.

L'oiseau s'y est perché et ses yeux curieux observent avec tendresse un pertuis turgescent aux petites lèvres rosées.

Est-ce une pilosité qui lui rappelle son nid qu'il semble becqueter par à-coups persuasifs ?

La gosse en semble émue relève ses cuissots et nous fait voir sa croupe en deux fesses crémeuses.

Ses bras sous les genoux ont empoigné les jambes telle une gravure ancienne où dans l'alcôve sombre sommeillait un bichon mais là c'est un matou qui grimpe sur le lit, la patte s'est dressée et l'oiseau s'envola. La déception se lit sur son visage alors mais s'est vite transformée en sourire béat.

La fourrure est bien douce glissant entre les jambes et le museau câlin du petit fauve a su auprès de sa maîtresse apporter ses délices en caresses câlinantes.

Elle a fermé les yeux sans doute est-elle rentrée au plus profond des rêves que le soleil levant avait interrompus.

Seule la pointe de sa langue sourd de sa bouche humide.

Vraiment une belle enfant que contemple l'oiseau sur un coin de fenêtre observé par le chat qui salive en silence.

Dans un jardin ombreux elle se tient cambrée sur la souche d'un arbre tenant son instrument fermement de la paume.

La crosse du violoncelle affleure son sein gauche dénudé et fort lourd et l'acajou du bois taquine son téton.

Le buste dévêtu a dû voir chuter l'étoffe fort légère alors qu'elle jouait la pièce précédente.

Le tissu transparent cache à peine son ventre laissant nus ses deux cuisses et ses genoux charnus.

Le visage est altier le masque est réfléchi malgré son très jeune âge et une sueur légère coule de son front bombé.

Lors elle vient d'attaquer la chaconne de Bach celle de la seconde partita et les yeux presque clos.

Toute son épaule vibre au pousser de l'archet le thorax se tend le buste se convulse les reins se sont arqués dans un effort des muscles à entrer dans le son.

Le jeu des doubles cordes vient de tendre la gorge au point que la grosse veine s'enfle démesurément.

Sous la pincée les doigts acrobatisent et tremblent vibrant convulsivement par saccades spasmodiques.

La pointe de son sein alors s'est distendue excitée semble-t-il par le contact dur qui sait la faire frémir.

La reprise en sourdine contracte ses genoux et leur fait épouser la caisse qu'elle encuisse de sa peau tout à vif.

La descente chromatique la force à se pencher dans un corps à cœur plein avec le violoncelle.

C'est beau comme elle l'épouse et se love sur lui avec cette candeur et cette ingénuité propre aux vierges passionnées !

La bouche vient de s'ouvrir comme ses cuissots musclés se sont enfin ouverts blancs et crémeux à souhait sur le bois qu'ils enclosent pour le *sostenuto* poignant des dernières mesures que ses mèches accompagnent en battement forcé.

On la sent toute en eau telle une biche craintive de se voir confrontée à un plaisir caché qu'elle n'attendait pas.

La fin de la chaconne ou bien de son enfance ?

C'est un plaisir étrange qu'elle ressent par instinct dans l'instant du tiré sur la corde de basse.

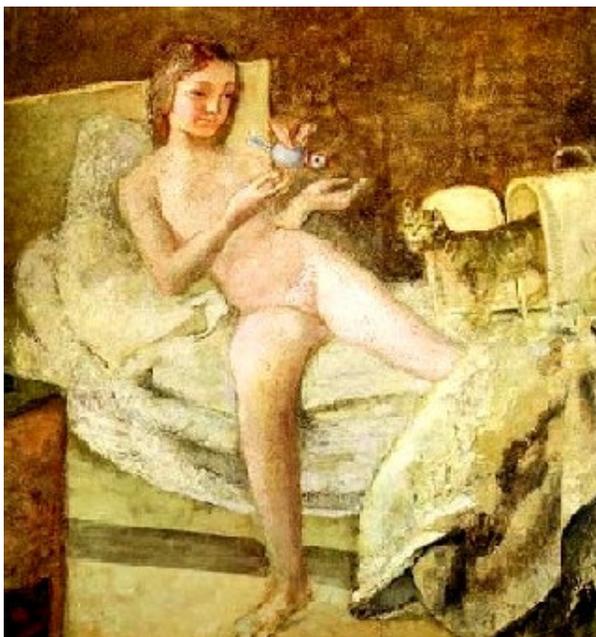
Une joie profonde et chaude sirupeuse et prenante comme si son jeune ventre devenait instrument.

Si l'on observe sa pose on se rend compte alors que ses reins et sa croupe ainsi que ses épaules ont cette forme bien exquise d'un violoncelle penché.

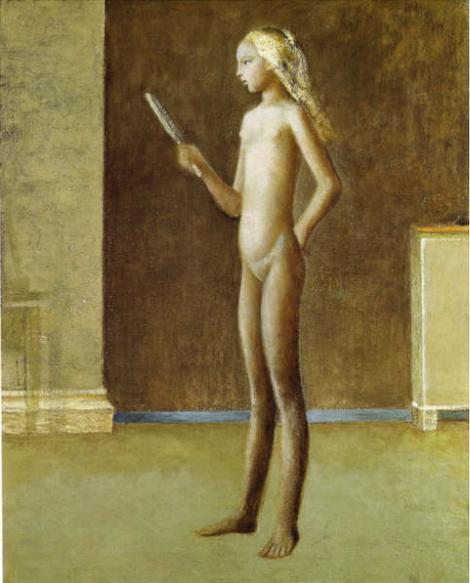
Et puis si l'on entend le râle de sa gorge il a le velouté chaleureux de ses cordes dans l'ultime vibrato.

C'est charmant une enfant qui se métamorphose et sait ainsi faire corps et chair avec son instrument.

Tableaux vivants



Tableaux vivants



Tableaux vivants



Une station balnéaire que dessert un express. Il parvient jusqu'à l'eau, ou presque, et le quai se confond avec la jetée, déserte ce matin. Il arrive en soufflant sa fumée, et déjà là ce sont de vieux messieurs tous chauves, qui ouvrent les portières. Ce ne sont que des femmes qui mettent pied au sol, et qu'on distingue à peine, tant la vapeur gicle.

Puis tout redevient calme, et l'on découvre alors qu'elles sont toutes nues, avec leur seul chapeau immense et incongru. Curieux, ces petits gnomes moustachus et grotesques, obséquieux dans leurs gestes, qui conduisent chaque dame vers sa cabine de bain.

Pour qui n'a rien à faire, c'est plaisant que d'attendre. Il est déjà midi, elles ne sont point sorties. Mais où sont donc passés les plagistes podagres et ventrus ? Seraient-ils donc entrés eux aussi en cabine ? Est-ce une plage à la mode ou bien un lupanar ?

C'est à l'heure de la sieste que s'ouvrent les volets de ces maisonnettes closes. Puis les dames apparaissent, sur le seuil, vêtues d'amples chlamydes de mode grecque antique, et peintes et fardées telles les hiérodoules du quartier Céramique, dans l'Athènes d'autrefois.

Sur le pas de leur porte, d'autres femmes les viennent voir, les observant de près. Elles semblent être du lieu et vêtues bourgeoisement. Certaines, pincent leurs pointes de sein, du bout d'un doigt ganté, d'autres regardent leur croupe, en soulevant l'étoffe. On dirait un marché d'esclaves des temps anciens, mais ce ne sont que dames qui viennent en voir d'autres ! Plage des Flandres ou Lesbos, ou bien un jeu de rôles, et cela dure des heures jusqu'au coucher du jour.

C'est tout un pensionnat de bien jeunes demoiselles qui vient en rang serré, leur veste bleu marine est sertie à la taille d'un large ruban blanc, noué au ventre en hélice. Une dame comme il faut soulève devant leurs yeux les chlamydes polychromes, puis, leur parlant tout bas, les invite à palper les chairs dénudées. Menottes gantées de blanc, elles s'exécutent alors, laissant plus qu'il convient leurs jeunes doigts nerveux à l'assaut des rondeurs. Est-ce une leçon de choses, un cours d'esthétique, ou une école perverse dévoyant les enfants ?

La nuit vient de tomber, les visiteuses parties les dames en visite rentrent dans leur cabine. Voici que vient le train qui les a amenées. Elles y remontent toutes, nues comme à leur arrivée. Les petits bonshommes drôles ont refermé les portes.

Pour qui vient de passer toute une journée à voir, il faut dire l'étrangeté d'une pareille affaire. Mais le plus surprenant c'est bien la calvitie de tous ces petits hommes !

C'est un très long patio qu'abritent des colonnades. Le sol en est garni d'un épais tapis rouge. Au dehors on peut voir une verdure orientale. A une extrémité une femme est assise en pose de sultane. Elle attend peu longtemps, et déjà tout au fond, une forme agenouillée semble repter vers elle, car elle est à genoux et progresse lentement. Au rythme de sa venue sa nudité s'affirme, il s'agit d'une jeune fille, sa bien longue chevelure caresse le tapis, ainsi que ses genoux glissant l'un après l'autre. Ses mains sont en retrait, posées donc bien à plat contre ses omoplates. La voici maintenant aux pieds de celle qui trône et s'accoude sur son siège, dans une pose rêveuse. Bien qu'elle n'ait rien dit, l'autre met le front à terre, puis se cambre à l'extrême. Sa croupe ramassée se dresse, en quelque sorte, ainsi la femme assise n'aperçoit que ses reins, ses deux fesses levées, et l'immense chevelure qui masque son visage et ruisselle sur le sol. C'est juste à cet instant qu'une autre, tout comme elle, apparaît dans le fond. Suivant le même chemin, dans la même posture, elle chemine jusqu'à venir en côte à côte. Enfin, une troisième parvient à leur niveau. Certes, la femme assise aura dû remarquer que si leurs positions demeurent à l'identique, les teintes des cheveux sont toutes trois différentes. Est-ce pour le savoir qu'un homme maigrichon, et le nez aquilin chaussé de grosses lunettes, et tenant de surcroît une loupe à la main, surgit et s'approche d'elles ? Lui seul peut observer l'anatomie cachée, et les replis des chairs en quête de quelque indice révélant un détail qui aurait raison d'être. Allant de l'une à l'autre il inspecte en silence. Mais pendant tout ce temps elles se tiennent ployées, palpitantes, soumises. Il n'est pas évident qu'elles demeurent immobiles. Seul l'homme peut percevoir un lent frémissement de leurs membres contraints. Et c'est sans doute cela qui le fascine autant, cette belle contraction des muscles en suspens. La forme développée de l'appendice nasal de ce petit bonhomme a fait de lui un nez comme on dit en parfums, seraient-ce les senteurs de leurs exhalaisons, leurs effluves, qu'il traque ? Mais pourquoi cette loupe ? On peut alors penser que brune blonde et rousse ont une texture dermique différente, comparable. Une tache de rousseur ou un grain de beauté peut être intéressant pour mieux se présenter à l'altière sultane.

Celle-ci frappe dans ses mains et les filles virevoltent repartant derechef d'où elles sont venues. En somme on ne sait pas le but de leur visite ni rien des manigances de cet étrange bonhomme. Est-ce un rite de cour, un usage princier, ou bien tout simplement une lubie de voyeurs...

Ce sont de bien jeunes filles dans le simple appareil qui sont en rang d'Oignon, dans une salle de musée. Animaux empaillés, squelettes préhistoriques, bocaux énormes emplis de fœtus inquiétants forment autour d'elles un décor fort étrange. Elles se tiennent immobiles, les bras le long du corps, et leurs épaules se touchent.

Leur visage est placide, lorsqu'entrent des messieurs qui s'avancent vers elles. Leur visage est très grave, austère ; enchaîne et raides ils tiennent en main gauche un monocle à chaîne d'or, la droite va vers leurs formes, comme en quête d'un indice, sans jamais les toucher, se mouvant lentement de la tête jusqu'aux pieds.

L'inspection est fort lente, elle a un air savant, mais ils s'arrêtent parfois et prennent quelques notes. Leurs formes juvéniles ont, certes, des appâts, mais qui n'inquiètent en rien l'examen minutieux.

Le gardien qui se tient à distance respectueuse, lui, aurait remarqué la couleur des visages qui aurait pu varier durant cette revue. Est-ce la proximité de ces docteurs en groupe, ou l'inquiétant décor qui en serait la cause ? S'est-il même demandé si elles étaient vivantes ou bien si la chaleur dégagée par les lampes eut pu faire varier la teinte de mannequins, en cire, comme en musée ?

Oui, on risque s'étonner de la placidité de ces éminents maîtres, devant de jeunes belles, la science a ses limites ! Mais que peuvent-ils quêter leur lorgnon à la main ? C'est bien la vraie question, en somme, dans cette histoire. Une autre vient à l'esprit, bien que toute secondaire. Que viennent faire des filles dénudées en ce lieu, bien mal approprié à semblable examen ? Est-ce pour les effrayer ces sinistres fossiles, ou par une lubie surréaliste folle ?

Plait-il à ces messieurs d'inspecter de jeunes belles dans un pareil décor comme par perversité ? Que cherchent-ils au juste sur ces corps dévêtus qu'on puisse voir sans toucher ? Leur taille est identique, elles sont toutes de même âge. Sont-ils myopes à ce point ou sont-ce mondanités que ces lorgnons vêtustes, leur tenue doctrinale ?

L'inspection est finie et ils quittent la salle. Les filles demeurent là. C'est l'heure des visites, on a ouvert les portes. Des groupes de visiteurs musardent vers les fossiles, mais ce sont surtout les bêtes empaillées qui captent l'attention. Personne n'a jeté un regard sur les filles.

Fermeture, il fait nuit, les lampes se sont éteintes. Certes, il faudrait rester pour comprendre vraiment si elles demeurent là. Puis demain c'est vacances, la fermeture annuelle. Un esprit cartésien bute sur cet absurde, mais on est en Belgique, le pays de Delvaux, la terre du surréel.

Une fille dans la pénombre. Seule sa serviette de bain éclatante de blancheur semble bien se mouvoir comme si elle bougeait seule.

On devine qu'elle est nue par le chemin qu'elle fait et qui va de sa nuque à ses pieds en brossant des éclats de lumière au rythme de ses mains.

Maintenant elle s'avance et ses formes apparaissent.

On ne peut distinguer que ses formes mouvantes par à-coups successifs qui suivent l'épaisse éponge.

La rondeur d'un genou, le galbe d'une jambe, la courbe de l'épaule qui se penche en avant.

La belle s'abandonne à ce linge qui la vêt la dévêt tour à tour comme un ballet de chair et d'étoffe emmêlées.

La voici en lumière qui sait bien éclairer la ligne épaisse des hanches à la place où la fesse s'inscrit dans le bassin.

Découpe nette anguleuse sur les aines creusées où le bleu des veinules serpente dans la peau crème.

Le buste s'est infléchi et ses mamelles lourdes balancent dans le vide contre un ventre musclé.

Un abdomen sculpté à la serpe nervuré en son centre d'une ligne profonde laissant de chaque part deux collines de chair qui semblent palpiter à chacun de ses gestes.

Elle vient de dresser son thorax athlétique telle une figure de proue à l'avant d'un galion.

Un reste des vapeurs de son bain flotte dans l'air comme un embrun de mer dans sa chevelure folle.

Ses seins ne sont pas secs encore qu'elle fait voyager l'épaisse serviette rêche dans ses cuisses écartées.

On dirait une corde vivante et persuasive à l'assaut d'un pubis renflé, caresse ou bien sévices ?

Elle se taraude s'étrille comme une jeune bête cherchant à s'éprouver en limite de plaisir et de souffrance vrais.

Sa chair de blonde à vif elle laisse tomber l'étoffe et empoigne ses globes qu'elle triture et malaxe.

La sauvageonne s'étreint en agitant sa croupe convulsive de bel animal chaud dans une danse guerrière.

Dans son agitation la masse des cheveux ruisselle jusqu'à ses cuisses enveloppant soudain le galbe de son corps.

Elle va jouer de ses boucles, les faisant remplacer l'éponge sans doute trop dure et se caresse avec.

Puis s'étant détournée elle offre à nos regards une croupe callipyge dans le creux de laquelle sont passés ses cheveux.

Cambrée jusqu'à l'extrême elle nous laisse assister à son ultime plaisir avec ses mèches blondes nichées sur le pubis.

Un autre que nous même l'observant a éteint la lumière.

Le visiteur entré inspecte la demeure vacante semble-t-il puisqu'elle est mise en vente. Pièces vides salles désertes le mobilier absent laisse l'œil se délecter de cloisons délavées et de murs sans teintes dans un silence de glace.

Seul un parfum étrange entêtant et tenace le pousse vers les combles par l'escalier de pierre. Une tenture fort lourde tel un rideau de scène le sépare maintenant du dernier corridor faiblement éclairé. L'odeur prégnante le fige avec dans sa fragrance des tons de miel lacté et de musc ramassé.

Alors il aperçoit la gracile silhouette d'une jeune fille diaphane aux longues mèches blondes se tenant immobile. Sa nudité totale ne l'étonne même pas mais plutôt le rapport du corps et de ses formes car elle semble être une gosse et cela malgré sa taille de longue adolescente.

Un visage d'angelotte comme les musiciennes de Fra Angelico une bouche purpurine et des seins minuscules de bambine de lait haut placés et situés près du creux de ses bras. Le buste n'en finit pas de rejoindre l'abdomen un rien gonflé et lourd sur un pubis renflé et sans pilosité. Les cuisses sont longues dodues et des veinules bleues y serpentent tout du long.

Il parait avéré que cette senteur douceâtre émane de ce corps dans ce grenier désert car elle emplit le lieu.

Le visiteur demeure caché par la draperie et reste à observer les mouvements bien lents du ventre et puis des reins qui semblent osciller dans un frémissement. Tout en se déplaçant à l'abri du rideau il remarque que ses doigts tiennent un petit miroir qu'elle oriente vers elle.

Ce n'est pas son visage qu'elle regarde mais la danse immobile de son jeune abdomen qui s'exerce à remuer. Elle aime semble-t-il le gonfler à l'excès comme si elle le souhaitait rempli de quelque songe pervers pour son jeune âge et hors de proportion avec sa chair de vierge. Ce faisant elle creuse ses reins frêles de pucelle et fait saillir bien drue une croupette dont les fesses sont si rondes qu'elles doivent s'entrechoquer alors.

La demeure achetée il passa des années à rechercher la trace du fantôme aperçu puis il s'est mis à peindre son rêve de nympnette oubliée dans les combles.

Son atelier est là l'odeur persiste encore puis on dit que ses toiles sont faites d'une glace qu'il découvrit là.

Mais que sait-on vraiment des miroirs oubliés par de petites filles trop imaginatives ?

Est-ce une cour d'école ou une impasse urbaine ?

Des fillettes y courent en tous sens est-ce un jeu ?

Toutes sont court vêtues et beaucoup sont nattées avec des rubans rouges au bout de leurs longues tresses qui battent sur leurs fesses à chaque enjambée.

Pour qui les remarquerait il semble qu'elles voudraient échapper à quelqu'un quelque chose qu'on ne voit pas encore.

Un rat une souris un chat ou bien un chien ?

Leurs jarrets blancs s'agitent et leurs jupettes dénudent leurs cuissettes véloces et parfois leurs culottes.

L'une d'elles s'est engouffrée en hâte et hors d'haleine sous un porche dans l'ombre et ressort aussitôt poursuivie par un garçon râblé au visage sournois. C'est donc lui qui effraie les petites gamines ! C'est elle son dévolu sa petite proie choisie qu'il sait courser de près et qu'il attrape enfin.

Il fait corps avec elle et ne la lâche plus jusqu'en milieu de rue où une foule va et vient sans même se soucier d'eux.

L'ayant sertie aux hanches il arrête sa course.

Elle a les bras levés en un geste impuissant et le visage au ciel avec sa bouche ouverte.

Des gens passent autour d'eux sans même les regarder.

Il relève sa jupe et d'une main insolente parcourt ses cuissots nus d'une paume qui s'exerce à en palper les muscles avec avidité allant de l'un à l'autre.

La fille a les joues rouges est-ce de honte ou bien sa course ardente les a-t-elles rendues telles ?

Sa culotte est visible et même son ventre nu et ses petites fesses rondes car le gamin s'applique à l'exhiber ainsi.

Il n'a pas fini d'elle car une de ses mains a vite su se nicher sous son pull et se glisser dessous.

L'autre a saisi ses nattes et les tire à l'extrême pour amener sa nuque tout contre son visage dont on ne voit même plus les yeux torves et l'expression mauvaise de garnement lubrique aux manières dévoyées.

Il semble que son plaisir se concentre sur le fait de bien la maintenir immobile et contrainte sous les yeux des passants qui ne la voient même pas dans une pose équivoque.

Elle seule en est gênée cependant car son visage s'empourpre de cette étreinte brutale.

C'est alors qu'il la laisse tout soudain s'échapper un autre jeu commence car une nouvelle victime est déjà poursuivie par un autre gamin.

Les règles en sont étranges mais ce sont jeux d'enfants !

Curieux ce vieux monsieur qui regarde au dehors avec obstination vers une rue banale où rien d'intéressant ne semble se passer.

Une imposante silhouette de penseur de chercheur peut-être bien d'artiste tout en contemplation.

Derrière la baie vitrée il a l'air de quérir comme une vérité que sa tête lourde et forte traque depuis longtemps.

Si l'on ose s'approcher sans crainte de rencontrer son regard perdu dans un lointain absent on remarque derrière lui la présence d'une forme.

C'est celle d'une enfant par sa taille menue.

S'habituant à fouiller une pièce en clair obscur on remarque bien vite que ses formes rondelettes sont déjà avancées.

Son bustier descendu sur sa taille laisse voir un sein de jeune fille bien nourri et pulpeux.

C'est assise sur une chaise un bras sur le dossier qu'elle s'exhibe aux yeux dans une pose nonchalante.

Complaisante pour mieux dire car sa jupe remontée presque en haut des cuissettes livre à l'œil deux jambes nues.

Les pieds le sont aussi sur un gros tapis fauve.

Le visage incliné sur l'épaule dévêtue sous une chevelure fournie a des relents vieillots de lorette d'autres temps.

Elle put être modèle au temps du Montparnasse comblée par sa langueur malade d'atelier.

Le voyage de son bras vacant son manège équivoque caressant son genou pour mourir tout en haut telle une lascive caresse vient de faire chuter complètement le bustier.

Alors ses deux jeunes seins se meuvent en saccades dans le dos du vieil homme qui ne regarde pas.

C'est donc pour elle seule qu'elle aurait ces manières et non à son adresse dont il reste étranger.

Les gestes de la jeune belle deviennent bien émouvants et puis elle semble en eau depuis déjà longtemps.

C'est alors qu'on pense qu'il a lieu de la voir mais indirectement par le reflet des vitres mais cela ne tient pas vu l'angle des personnages.

Devinerait-il enfin les pratiques de la fille en tirerait-il plaisir rien qu'en l'imaginant ?

L'idée est fort perverse mais la scène l'est aussi.

Et si elle espérait qu'il se retourne enfin mais alors pourquoi avoir tant attendu qu'il aille à la fenêtre ?

La voici toute nue quand elle prend ses effets pour sortir du champ sans doute pour aller dans la pièce voisine.

L'homme semble épuisé de sa contemplation et s'assied à son tour sur la chaise laissée libre.

Tableaux vivants



Tableaux vivants



Tableaux vivants



Sans doute le dernier tram de nuit, qui traverse Bruxelles. Il est fort éclairé, du dehors, dans la brume, on peut très facilement voir tous ses voyageurs. Il est quasiment vide hormis un seul wagon, où une chevelure blonde ballotte dans les cahots. Il est vrai qu'à cette heure, avec le peu d'arrêts, le machiniste fonce sans aucun ménagement. C'est dans le tout dernier qu'on peut bien observer cette rare voyageuse. C'est une frêle silhouette qui est assise et tente, malgré tout ce branle-bas, de demeurer en place. Allant, venant, du bord même de son siège, et ce jusqu'à la vitre, elle semble être une poupée malmenée par les roues, dont le grincement féroce emplit toute l'avenue. Ce qui paraît étrange c'est bien son habillement. Il fait un temps de chien et sa combinaison de satin noir léger est son seul vêtement. Près d'elle un gros manteau serait le bienvenu sur ses épaules nues, d'autant que ses cuisses blanches, tout aussi dénudées, et qu'elle garde serrées, crépitent d'une chair de poule, visible derrière la vitre. Aux rares occasions où la rame file droit, et quand ses mains délaissent le bois de la banquette, ses doigts vont à son buste. Voudrait-elle là ôter sa dernière lingerie, ou bien veut-elle alors se réchauffer un peu ? On pourrait donc penser qu'elle veut se mettre à nu. Si c'est son intention on se demande quel est le but de ce strip-tease dans une rame vide. Sa position assise va rendre fort malaisé un pareil exercice. Dès lors que l'on observe le siège vide en face d'elle, on va apercevoir une grosse jupe de laine et un épais tricot. Le tram va faire le tour de la place du marché. La pauvrete a glissé jusqu'à la glace externe et dû, pour conserver sa place, poser ses deux pieds nus sur le bois de son siège. Cette posture dénuda ses cuisses totalement, son entre-jambe aussi. Mais son manège est clair, elle tente ôter le reste, quand la rame file tout droit. Elle y est arrivée, et demeure sage, assise, telle une passagère, dans un tram de la ville. Seule voyageuse ici, elle conserve l'apparence d'une jolie fille, paisible, sans nul geste équivoque. Ses seins sont haut placés, son buste et son bassin sont agités parfois du croisement des rails, et ses cuisses bien serrées tressaillent dans le roulis imprimé par les courbes. Ses yeux sont dans le vague, elle ne se soucie guère d'être vue de l'extérieur. Puis un dernier arrêt avant le terminus. La rame devra passer la nuit dans le tunnel. Déjà le machiniste vient d'éteindre les lumières. Dans l'ombre et le brouillard on ne distingue plus déjà sa blanche silhouette.

Est-ce une salle d'hôpital qu'on voit derrière la vitre, ou bien un étrange lieu faiblement éclairé, car s'y trouve une femme, demi-nue, sous une blouse blanche ouverte, et debout. Elle a des seins copieux, une de ces poitrines qu'on voit en magazine, mais la vue des tablettes métallisées au fond fait penser dispensaire.

Une porte s'est ouverte, c'est bien un garçonnet qui pénètre dans la pièce. Il est nu comme un ver, et s'avance, timoré, vers la femme qui l'accueille. Elle a des gestes lents vers le gosse immobile, debout, et face à elle. Ses doigts semblent effleurer ses épaules, son torse. Le gamin ne bouge pas. Les mouvements qu'elle fait ouvrent le tablier, ses cuisses nues apparaissent, puis la pilosité fournie de son pubis. Son ventre, un rien bombé, est celui d'une vraie femme, solide, sans embonpoint. Le regard du bambin peut, s'il le souhaite, voir la complète nudité de la dame face à lui. Rien dans son attitude ne montre qu'il soit ému. Elle le fait se tourner, et tout en observant les reins du jeune gosse, sa paume droite s'est portée sur son sein dénudé. Il ne peut voir ce geste, pas plus que sa main gauche esquissant un mouvement, vague, vers le creux lombaire. Elle a dû lui parler, car il va lentement vers la porte, puis il sort.

Celle-ci s'ouvre aussitôt sur une jeune fillette, qui, dévêtue aussi, s'avance dans la pièce, ses deux mains demeurées placées sur son bas ventre. D'un geste des plus doux la femme a écarté les paumes de la gamine, et maintient ses poignets. La petite a rougi, mais est-ce de ce geste, ou bien de contempler la femme qui lui fait face ? Elles restent un long moment dans cette pose arrêtée, puis les doigts de la femme ont lâché les menottes pour toucher les joues creuses de la frêle gamine.

A peine est-elle partie qu'ils viennent à plusieurs. Des garçons et des filles, demeurant côte à côte, dans une nudité qui semble un rien frileuse. Est-ce pour cette raison qu'elle porte ses mains vers leurs épaules fragiles, ou pour un examen dont les buts restent obscurs. Ils ont l'air étranger à ce qu'elle ait ôté sa blouse maintenant, leur apparaissant nue, dénouant ses cheveux qui ruissellent au sol. Les enfants n'ont aucun regard des uns aux autres, ils sont là sans même en savoir la raison, semble-t-il. Les fillettes, fort jeunes, ont un corps pré-pubère, leur torse n'est jamais que celui de bambines, dodues, pour la plupart, de tendres chairs de lait. Garçons aux fesses rondes, aux chevelures bouclées, qui, sans leurs attributs, passeraient pour des filles.

Les ayant vus, la dame les a tous congédiés, à l'exception d'un seul, qui semble le plus grand. Elle s'assied face à lui, les jambes écartées, lui demeure debout, en observant le sol. La scène s'éternise. Les desseins de la femme restent, certes, ambigus.

Un chapeau cloche, une cape, et des bas blancs moulant des jambes fuselées.

L'ovale du visage est sanglé sous le cou d'un rabat aux pointes drues tel un col militaire.

Le tissu de la cape s'arrête bien au dessus des genoux.

Ainsi, le galbe des cuisses apparait dans la marche que la bure bleu marine laisse bien apercevoir.

La bouche est minuscule, peinte comme il convient, d'un rouge très léger, ourlant les commissures de la lèvre supérieure, en ailes d'hirondelle.

Une main s'est extraite de la manche à fente large, et ballotte mollement, au rythme de ses pas.

Les petits pieds sont vifs, et martèlent les pavés de leurs escarpins noirs de cuir verni brillant.

On peut se demander où se niche l'autre bras. Ce qu'elle porte sous sa cape, comme autre vêtement.

Le visage dodeline un port fort nonchalant d'une tête incertaine qui épouse sa marche.

Les yeux semblent mi-clos, comme noyés dans un rêve.

La frange sur le front vient sur l'arête du nez, et les deux macarons chevelus masquent aussi les oreilles.

Elle n'a pas de bagage en entrant dans la gare, et elle va vers les voies sans prendre de billet.

Elle n'a pas seize ans et ses joues sont bien roses, comme si elle venait de très loin vers ce lieu.

Aucun train n'est à quai.

Elle s'y engage pourtant.

On la voit disparaître dans la brume du soir.

De dos, reste la ligne blafarde des jarrets qui tressaute sans cesse, barrée de la cape sombre, en limitant le blanc.

Petit point lumineux qui s'efface au lointain.

Un ange a dû passer.

La trompe d'un départ de sleeping a salué son passage.

On ne l'aperçoit plus.

La voix d'un haut-parleur nous délivre un message.

- Mademoiselle Dona Lee est attendue au ciel.

La lune vient de surgir sous la verrière crasseuse.

Elle est bien rouge ce soir.

Elle est le long d'un arbre la femelle dénudée j'oserai dire la jument car sa taille de lutteuse et sa croupe solide font d'elle une bien belle bête.

Le bouleau est au centre d'un îlot sur le fleuve et c'est avec lui qu'elle paraît s'accoupler.

On la dirait nordique tant sa blancheur de peau et sa blondeur de blés font d'elle une fille des fjords.

Ses épaules d'acier semblent vouloir étreindre l'arbre dont les feuilles d'argent ruissellent sur ses épaules.

Son poitrail s'est niché contre l'écorce souple dans une sauvage caresse qu'elle a l'air de goûter.

Tout au loin sur les rives les pêcheurs concentrés ont délaissé leur ligne pour suivre ses ébats.

Mais elle n'en a cure en encuissant le tronc telle une furie sauvage une Walkyrie folle éperdue de sentir la dureté du bois entre ses jambes ouvertes.

Sa voix que l'on entend parfois au cœur du halètement rauque qui la fait se mouvoir est celle d'une contralto chantant une mélopée dans une langue inconnue.

Chant de gorge psalmodié ritournelle récurrente morne et chaude à la fois telle une lente plainte.

Et puis l'orage vint comme le contrepoint attendu de sa mélopée triste et avec lui une pluie mais chaude comme en Juillet et qui ruisselle sur elle et sur ses reins arqués.

L'eau qui tombe sur un corps a un son mat et plein et donne à la peau nue une brillance délicieuse.

L'étreinte n'a pas cessé et redouble d'ardeur.

L'abdomen tendu bat comme une forge entière et sa croupe palpitante gonfle ses muscles saillants.

Est-ce une lutte pugnace avec l'esprit des arbres ou bien tout simplement une leçon d'amour ?

Les elfes et les dryades invoqués par son chant semblent être au rendez-vous tandis que l'orage gronde.

Il semble qu'on les entende nichés au creux du buste dont les seins sont énormes et battent contre l'écorce.

Des voix d'anges montant en harmoniques douces.

Sous un ciel plus noir ses formes paraissent plus blanches encore et quand l'éclair jaillit et que la foudre tombe l'arbre s'est abattu dans les bras de la fille.

On peut encore la voir qui chevauche le tronc et s'écarte de lui comme une femme sait quitter un amour terrassé.

Les pêcheurs médusés l'observent aller vers l'eau à pas lents en silence s'immerger dans le fleuve et puis le remonter en brasses pugnaces et larges.

D'où vient-elle où va-t-elle est-elle vie est-elle mort ?

De minuscules vitrines disposées au Musée telles des boîtes à merveilles avec d'étranges décors composés d'objets rares. Une seule est habitée par deux fillettes assises dans des postures languides comme si elles s'exhibaient.

L'une est placée de biais c'est celle qui sait capter le regard en premier car elle est dévêtue. Fillette de par sa taille mais nullement par ses formes. Son visage a les traits d'une femme sa coiffure travaillée est pleine de coquetteries et puis son expression bien que fraîche et mutine est bien trop réfléchie pour une gosse. Ses cuisses courtes sont pleines et déjà trop musclées pour être d'une gamine puis le sein qu'elle titille n'est plus un sein d'enfant. Une image de bambine charnue alors sans doute avec ses bras potelés et des rondeurs d'épaule trop lourdes et puis trop grasses pour n'appartenir qu'à une petite gamine.

C'est presque une méridienne dans laquelle elle se vautre. A demi allongée un pied touchant le sol l'autre doit être posé sur le bois de la chaise. Le fil de son regard contemple un point précis qui saurait se situer entre ses deux genoux. Petite poupée narcissiste et curieuse qui semble découvrir là quelque nouvel attrait. Femme enfant ou fille femme telle une agnelle de lait bien grasse et potelée elle ose induire un rêve qu'une fillette ne pourrait et qu'une femme n'aurait déjà plus en sa chair.

L'autre est bien plus étrange avec ses mains en nuque un coussin sous ses reins et ses cuisses dénudées sous une jupette ouverte. On en voit la culotte laissant à demi nues deux fesses un rien chétives mais qui sont de son âge, ce grâce à sa jambe gauche levée à socquette chiffonnée en soulier à bouton. L'autre chaussette épouse le galbe du jarret et la cuisse plus haut repose bien à plat sur la chaise longue cannelée. Le torse sous un pull son visage enfantin n'ont qu'un charme puéril et vaguement charmant sans attrait équivoque.

On dirait qu'un artiste les a mises côte à côte pour capter deux regards dont les motivations seraient complémentaires. Un nu bien intégral magnifiant de l'enfance la femme qu'elle va être et la gamine gracile qui demeure une enfant. Ces deux aspects charmants font songer il est vrai mais chacun d'eux ne parle qu'à un fragment de rêve. Dans leur boîte à merveilles au Musée des images chacune d'elles sait dire la part de merveilleux qui habite nos songes et ils semblent infinis...

La gosse est endormie sur les genoux d'un homme y reposant des reins et de ses cuisses tendues.

Son buste est en dévers sa longue chevelure tombe sur le parquet luisant et ses genoux courbés laissent ses jambes ballantes un rien droites dans le vide.

Son thorax est semblable à celui des gamines de l'âge pré-pubertaire avec fort peu de seins qui s'enfle dans le sommeil au rythme de leur souffle sanglé d'un mince corsage clos par un lourd ruban et le reste du corps est vêtu d'un jupon léger qui vient à mi-cuissots.

Les mains pendant qu'elle dort ont dû accompagner la tête et les cheveux au sol ce qui donne à ses formes une ligne d'abandon fragile et émouvante.

L'homme est en chapeauté cravaté l'air lugubre tandis qu'il la contemple étendue devant lui.

Ses gestes sont fort lents quand de sa paume droite il saisit son poignet gauche et le maintient en l'air.

Il tiendrait un archet de la même manière !

Alors son autre main s'empare de son genou pour venir se nicher dans le creux poplité comme s'il se fut agi de la crosse d'un violon.

Son visage se penche sur la fillette qui dort et c'est alors sa bouche qui dénoue les rubans qui closent son bustier ainsi que les bretelles qui le retiennent aux bras.

Le buste est nu alors et laisse ses seins naissants dardés de leurs pointes juvéniles.

Avec application ses canines s'attaquent à l'étoffe de la jupe qu'il a vite remontée au niveau du bassin.

Ainsi le jeune ventre maintenant dénudé laisse son intimité dévoilée au regard et ses cuisses entr'ouvertes.

Rien ne laisse présager qu'elle se fut éveillée car aucun mouvement de ses membres ou du corps ne retient l'attention.

L'ayant bien préparée avant que d'en jouer là maintenant toujours de manière identique il penche son visage sur la petite gamine et fait vibrer sa chair tel un bel instrument.

C'est d'abord un murmure puis une plainte qui s'enfle. De tendres harmoniques vibrent à l'unisson issues de tout son être les reins se sont cambrés l'abdomen se gonfle et les bras et les cuisses palpitent infiniment.

La musique des sphères engendrée par un ange qui s'écartèle et repté dans sa beauté première.

L'homme est ivre de sons et la laisse en repos la déposant doucement sur le parquet luisant dans le dernier accord de son ventre inondé ruisselant de lumière.

Les très rares spectateurs ont applaudi bien fort.

Maintenant c'est une femme qui prend place au fauteuil.
Vêtue d'une tunique antique au large décolleté on place sur ses genoux une fillette gracile allongée tout du long.
La robe qui la vêt est vite retroussée par une main experte qui dénude ses jambes. Son autre poigne saisit les nattes à pleine paume renversant bien sa tête qui vient toucher le sol.
La gosse est éveillée et son visage exprime une douleur non feinte sous cette posture contrainte.
La femme la contemple avec un mince sourire et leurs regards se croisent comme prélude à venir.
On sent comme elle maîtrise son très jeune instrument avant même que d'en jouer et quand sa main se glisse sur sa cuisse la plus proche une mélodie flûtée résonne dans le silence.
Les cuissettes sont minces fines et presque sans chair. Longues et déliées et à peine disjointes et les deux bas qui moulent les jambes délicates sont moins blancs que sa peau.
On peut voir le pied de la belle musicienne venir solliciter celui de la gamine insufflant à sa pose l'écartèlement souhaité comme un rythme imposé au tout début de l'œuvre.
Les caresses sont lentes et à peine dispensées mais déjà la voix monte sostenuto des chairs palpantes persuadées.
Le pubis est atteint dans un long vibrato telle une basse obligée regorgeant de sons graves un véritable alto que la gorge doit rendre sur sa corde la plus chaude.
La main étire les tresses sait s'en rendre maîtresse alors que l'autre se glisse sournoise sous les linges atteignant l'abdomen et en palpant les flancs.
Superbe contre-fa qui fait alors songer au grand Miserere de Gregorio Allegri dans sa voix de soprane confiée à une jeune belle qui doit avoir son âge.
C'est une grande virtuose connaisseuse des ventres des fruits verts offerts sachant les faire chanter.
La fillette tend alors sa main vers le corsage extrayant la mamelle lourde de l'instrumentiste et en tâtant la pointe.
Celle-ci la laisse faire son maternel regard s'emplit d'une tendresse que la salle ne peut voir.
La pulpe de ses doigts fait des gammes arpégées de pinçons persuasifs tout le long des cuissettes qui s'ouvrent.
Ce subit grand écart déclenche une série de notes syncopées stridulantes et musclées.
Y répond en écho telle leurs harmoniques la gorge saccagée de la femme avec son sein en sang.
Deux voix a capella qui disent la souffrance et le plaisir des chairs meurtries de leur plain-chant.

Belle.

Non pas jolie mais belle.

Rien de charmant de suave ni d'aguicheur en somme.

La fille n'est point nue mais n'est pas habillée.

L'œil en veille vacille et cherche un point d'appui qui seul peut lui permettre d'envisager la scène.

Tout y est dépouillé pas l'ombre d'imaginaire.

En substance on peut dire qu'une fille se coiffe avec son pied posé sur le rebord de bois d'une chaise crevée.

Le visage n'exprime rien ni plaisir ni ennui.

Elle porte une chemise de coton ordinaire qui viendrait à mi-cuisse si l'une de ses jambes n'était pas sur la chaise.

Cette donnée change tout car ainsi relevée on peut lire une aine creuse et l'abord d'un pubis.

Les doigts ourlant les mèches ont-ils pu faire tomber tout le haut de chemise légère au point qu'un des deux seins se trouve nu dehors ? C'est en tout cas probable et la mamelle bien lourde qu'on voit en est la preuve.

Pourtant ce qui excite et l'œil et la raison est bien l'ensemble formé par les membres épars et puis ce pied placé où il n'a nul effet sur les gestes des bras.

Il semble plutôt qu'elle veuille dévoiler à demi les abords immédiats de son intimité suggérer une attente.

Personne derrière elle ne peut l'apercevoir et si quelqu'un l'observe il se trouve hors du champ.

Le mur qui lui fait face peut être aussi porteur d'une psyché dans laquelle elle se mire.

Le démêlé des mèches dure depuis trop longtemps pour n'être pas un prétexte à sa démonstration.

De la rue où l'on voit son manège récurrent peut-elle même regarder le quidam qui passe ?

Certes non car le soir dissimule sa présence.

Plus on y réfléchit plus on pense au snobisme dont tout acte essentiel est de faire en public ce qu'on n'oserait pas accomplir en privé. Le mot exhibition est bien celui qui sied.

La belle s'exhibe alors et ne saura jamais si son image fut vue mais jouira seulement de l'avoir exposée.

Le savoir vivre alors oblige à contempler son écartèlement souple son sein de neige en pomme puis l'épaule grasse et nue qui palpite à chaque geste.

On a un peu pitié de son visage vide ressemblant tant au temps qui espère sans savoir et à la chaise crevée !

On ne frappera pas au carreau pour qu'elle sache...

Tableaux vivants



Tableaux vivants



Tableaux vivants



Le Musée de Per Ryjsk est un des moins connus. Toute l'œuvre du peintre y est pourtant présente. Sa vie fut un mystère, et encore aujourd'hui, certains critiques osent dire qu'il n'a point existé. Longtemps on différa l'ouverture du lieu, car nombreuses sont ses toiles qui paraissent bien scabreuses.

On dit qu'il habita cette lugubre demeure située en pleine nature, dans le bout du Hainaut, et qu'il ne vendit rien. Depuis qu'il est ouvert, de rares visiteurs descendent à la halte, située en rase campagne. C'est à peine une gare, un pauvre réverbère éclaire une verrière dévorée par les lierres. Puis on longe un canal, triste et morne, pour gagner la grille où un guichet, envahi par les ronces, indique un prix d'entrée. Deux mains gantées de gris vous délivrent un ticket, par une étroite lucarne, sans qu'on voie de visage.

Nul gardien, au Musée, glacial en toutes saisons. Rien qu'un parquet qui grince à chacun de nos pas. Ce qui est fort étrange, quand on sait l'heure des trains, c'est que les visiteurs que l'on aperçoit là, ne sont pas ceux qu'on vit en arrivant en gare. Point d'auto dans la cour et point d'hôtel autour. En fait, des visiteuses, pour la plupart, encore. Quand sont-elles arrivées ? Depuis combien de temps visitent-elles ce lieu ?

La salle des mises à nu. Il semble que l'artiste ait eu un grand penchant pour les modèles qui ôtent leurs vêtements, debout. Toutes enchapeautées, elles ouvrent un manteau qui découvre leurs formes. Mais toutes semblent porter sur la peau, des traces de sévices corporels qui marquent.

Si l'on observe bien les femmes qui déambulent, on va vite remarquer comme une similitude, dans le port du chapeau. Ceci n'est qu'un détail, mais qui s'ajoute à d'autres.

Vient la pièce aux offrandes. Les femmes y sont peintes en exhibant un point particulier de leur anatomie. Rien d'obscène pourtant, mais échappant toujours au rituel érotique des toiles habituelles.

Celle-ci, vêtue de noir, pose ses deux mains gantées sur des chaussures vernies. Elle se tient de trois quarts. Des bas résille noirs, aussi, moulent ses jambes. Les poignets sont sanglés de cordes, et les chevilles sont aussi entravées. La posture du modèle l'oblige à se pencher. Il semble qu'ainsi ployée, elle se trouve contrainte, et ne puisse se dresser. Il est alors facile d'imaginer ses cuisses et sa croupe, sous la jupe courte, dénudées et offertes.

Celle-là semble une gamine, elle est à croupeton et tient entre ses doigts une flûte qu'elle hausse vers ses lèvres, comme si elle allait jouer. Telle la précédente, elle se trouve chaussée de hauts talons aiguilles, ce qui donne à ses jambes un galbe particulier. Ses cuissots demi-nus, largement écartés, laissent un vide béant qu'un tissu dissimule. Sa bouche peinte dans l'ombre demeure presque invisible. Puis l'ouverture des lèvres paraît exagérée pour l'emploi qu'elle en fait.

Dans toute cette série, traitée en glacis clair obscur, les belles sont têtes nues. Un point commun d'elles toutes, leur frange cachant leur front.

Elles sont fort nombreuses à être ainsi coiffées, dans les salles traversées, les visiteuses du lieu. Leurs pas pressés résonnent sur le parquet bruyant. Ce sont de hauts talons qui crépitent au Musée. Quand on sait qu'aucun livre n'est paru sur ce peintre, on ne peut plus penser que des femmes ressemblant, ou croyant se complaire aux modèles de l'artiste, seraient venues pour ça.

Voici l'ultime salle, où trônent le chevalet et la palette du peintre. Un doigt qui oserait s'y poser trouverait que les couleurs sont bien encore humides, et que la dernière toile n'est point sèche elle aussi.

En retrait est assise une femme enchapeautée, et qui paraît attendre comme un modèle en pose. Un sosie de la toile ? A droite un écriteau, où est inscrit PRIVE, est collé sur une porte derrière laquelle des rires fusent par intermittence. La plupart féminins. On entend le son mat de bouchons de Champagne.

Si l'on revient aux salles, plus l'ombre d'une visiteuse. Celle assise en retrait a porté à ses lèvres une flûte en cristal. Elle ne parle que flamand dans un bien beau sourire.

Le peintre est-il vivant pour convier des amis à des agapes alors ?

La gare est bien déserte à la nuit, et une vieille édentée dit, que depuis longtemps, aucun train ne s'arrête. Un express ralentit dont les couloirs sont pleins de femmes enchapeautées, une frange sur le front, et qui ne stoppe pas.

Etrange ce voyage qui dévore le temps, les lieux, et puis les êtres.
Per Rysjk existe-t-il ?

Les rues sont pleines, ce soir, de petites filles nattées qui se dirigent dans l'ombre, tout en rasant les murs. Elles semblent éviter les lumières de la ville, sachant se maintenir sous les porches, quand surviennent des messieurs. Leur tenue, fort correcte, paraît être de mise pour une fête, un gala, tant leurs atours somptueux sont emprunts, il est vrai, d'élégance raffinée. Collerette de dentelle, robe de velours bleu, rose, ou bien noir de jais, bottines bien lacées, leur course hâtive, pourtant risque bien de surprendre. D'autant que le chemin qu'elles empruntent toutes, en rien ne correspond aux lieux mondains d'ici. Elles s'éloignent du centre par de tortueux chemins.

Mais toutes n'évitent pas les hommes enchapeautés qui semblent les observer derrière leurs grosses lunettes. Eux aussi sont étranges. A l'heure où tous dînent, ils musardent en groupe, comme s'ils étaient dehors pour voir ces gamines.

Toutes ces sorties nocturnes ont-elles un vrai rapport avec ce vent du sud, qui dessèche la cité ? Bizarrement, le ciel, n'a pas une seule étoile, mais une lune énorme culmine dans un ciel noir. La course des fillettes emplît le macadam du bruit de leurs chaussures, du froissis de leur robe, dénudant dans leur presse la blancheur de leurs jambes. Est-ce elle que regardent ces vieux messieurs bien mis, ou bien leurs bonnes joues rouges, ou les nattes qui ballottent en tous sens, comme folles ?

Certaines ont aperçu des cadrans lumineux, aux carrefours des rues, qui marquent les neuf heures. Alors leur course reprend, véloce, soutenue. Cela ne fait nul doute, elles vont toutes vers la gare. Mais c'est inconcevable de voir autant d'enfants, sans bagages, et seules, parties pour prendre un train.

Les toutes premières arrivent, et restent sur le quai. Elles ne vont pas plus loin. Il n'y a pas de train, mais quatre locomotives manœuvrent sur les voies à vitesse très réduite. En fait elles vont au pas. La vapeur gicle à peine. Les roues glissent sur l'acier quasiment en silence. La lune éclaire la scène. Les autres sont déjà là, demeurant en extase. Un peintre qui verrait ces robes multicolores, trouverait fort seyant le vert de ces machines, les chromes reluisants, le ciel noir maintenant, les collerettes blanches, et la blondeur des nattes.

On peut se demander ce qui a pu pousser ce flot de jeunes filles à venir d'un seul jet contempler cette gare. Ce n'est guère un spectacle, il est vrai, familier. Leurs silhouettes immobiles vont demeurer fort tard à observer les rails.

Cet étrange plaisir est-il lié à l'astre, à cette chaleur bizarre pour une nuit d'automne ? Concerne-t-il aussi les vieux messieurs, sortis aussi en nombre, par un curieux appel ?

Ceci reste un mystère...

Le modèle est de face les bras contre ses reins.

On ne voit pas le peintre mais la toile qu'il brosse. La vision qu'il a d'elle est de biais semble-t-il avec sa croupe dodue et ses deux seins copieux.

La pose cambre la fille et rend de face des cuisses gonflées de tous leurs muscles comme prêtes à éclater. Le pubis qu'elle offre est luisant de sueur tiède. Son regard orienté vers l'artiste laisse pourtant son visage visible aux trois quarts bougeant et expressif.

Elle n'est pas immobile mais toujours en mouvance sans doute fort excitée par sa pose contrainte. La dépendance déduite de ses bras sur son dos donne à cette jolie belle un air docile soumis qu'a désiré le peintre.

Mais la fille est brûlante et continue à jouer de ses appâts sans lui vers ce qui pourrait être une autre toile d'elle. Dommage qu'il ne voie pas le balancement lascif du reste de ses formes cambrées outrageusement dans son bassin de face ! Car l'angle de la hanche fait saillir l'abdomen dans une contraction creusant l'aîne le bas ventre. Elle sent l'amour cette belle de tous ses pores de peau qui brillent de sa sueur et coulent entre ses cuisses.

Le peintre a préféré condenser sa vision sur une croupe frémissante sur le creux poplité de ses genoux ployés sur le galbe du buste que la cambrure augmente.

C'est souvent le dilemme avec un modèle chaud. De même qu'avec une garce deux mâles seraient plausibles dans la satisfaction de ses penchants de chair deux artistes ici même rendraient compte conjoints des beautés du modèle !

Elle se trémousse toujours ses mains lui font défaut... Peut-être la connaissant lui impose-t-il l'absence de caresses solitaires en la faisant souffrir ?

Elle ignore cependant que par la vitre brisée du petit atelier on risque l'admirer dans une toile en suspens.

Elle sait se déhancher la fille et creuse pour ce faire ses reins et tend ses seins tandis que bat sa gorge.

Sur la toile aperçue les brosses crépitent et plaquent des amas bien crémeux de chairs blanches et rousses. Roux couleur des cheveux qui serpentent sur son torse et dont une mèche longue atteint son entre-jambe rejoignant la toison d'un pubis de même nuance qui seule la câline.

C'est l'instant où le peintre repose sa palette. Son modèle se retourne et fait voir sa croupe et l'on saisit alors l'agrément de ses fesses tant elles sont rebondies. On comprend mieux le choix maintenant de l'artiste qui place une toile blanche et commence une autre œuvre...

Sans doute un débarras qu'on voit par la fenêtre mais l'œil est attiré par un immense drap blanc.

Un quinquet brinquebalant accroché ou pendu près d'une porte entr'ouverte dispense de temps à autre une lueur pâlotte.

Alors on aperçoit un jeune corps étendu totalement dénudé un bras à la renverse.

Un endroit bien étrange pour une sieste en plein jour !

Le tissu étendu sous les formes juvéniles recouvre pour les trois quarts une table de boucher.

Le bois est humecté d'un peu de sang séché juste au niveau du front et les cheveux juxtant semblent en être entachés.

Coïncidence sinistre ou bien se trouve t-on en présence d'un crime perpétré sur cette fille ?

Sa bouche est entr'ouverte elle paraît respirer mais son regard dolent est emprunt de douleur.

C'est une adolescente au buste bien nourri avec au demeurant un corps chétif et maigre.

Les deux cuisses sont jointes et l'abdomen renflé est quasi en repos sur ce grand drap tout blanc.

Puis soudain l'œil découvre au niveau du thorax des traces de sévices juste en dessous des seins.

La chair est tuméfiée comme si un gros cordage avait pu l'attacher ou bien même la suspendre.

L'aurait-on suspendue au crochet d'un boucher comme un quartier de viande enfin par une chaîne telle qu'on voit en boucherie ?

On eut donc choisi cet endroit car les seins eussent alors retenu le lien en suspension.

Elle se serait donc balancée dans le vide pour le regard sadique d'un pervers amateur de gamines ?

On peut imaginer son tourment quand le crochet perfide vient écorcher sa nuque d'où cette tache rouge.

Sans doute c'est cette table qui nous fait fantasmer.

On observe on suppute et tout soudain voici que l'objet du délit est demeuré présent.

Un court fouet à deux queues tressées qu'on nomme chat bifide employé pour dresser dans le siècle dernier.

Punition familiale donc mais sauvage et cruelle.

Les jeunes seins trop jolis ont tenté le fouetteur et frappant en dessous il assouvit ainsi son plaisir de chair sans pourtant mettre à mal l'objet de son désir.

Un homme ou une femme l'aurait donc marquée la pauvre et puis abandonnée au regard des passants.

Cela fait mal de voir la beauté abîmée qu'on la chérit d'autant avec ce vague aux sens né de la peau saignante...

Il est bien étrange ce petit corps étendu sur sa couche. C'est en fait un grabat fait d'un sommier aux garnitures passées vaguement orangées sur lequel la gamine se trouve être allongée dans une étrange posture. La couleur de ses chairs car elle est toute nue semblera bien pareille aux draps aux parements dans cette nuance si chaude de vermillon soutenu qui rend plus éclatante sa blondeur d'angelotte aux bonnes joues charnues.

Si on l'observe bien sa bouche grande ouverte paraît sourire aux anges de même sa main tendue semble les appeler. Mais les murs alentour sont ceux d'une cave humide et perché sur un bois en forme de gargouille c'est un bizarre corbeau vers qui ses doigts s'agitent. Une cuisse est allongée mais la ligne de la jambe se crispe en une torsion d'effort comme si elle désirait que son pubis se trouve plus disponible aux yeux du volatile. L'autre est jetée à bas de la couche accentuant l'ouverture de l'entre-jambe donnant à son jeune ventre un galbe trop bombé fort rare pour cet âge tendre. Le torse est très saillant exagérément vif avec deux petits seins naissants mais nerveusement dardés. C'est une posture d'offrande pour le moins équivoque.

Ses gestes incantatoires ont sans doute le pouvoir de faire naître en son rêve une sorte d'homoncule qu'on aperçoit aussi occupé à grimper vers la belle alanguie. L'éclairage incertain provenant de la lune a dû varier aussi car la minuscule forme se fond dans la literie.

Mais on peut deviner au bruissement des draps que quelque sortilège s'opère dans la pénombre. Un peu de son genou s'agite car sa blancheur nacrée nous montre comme il frémit ainsi que l'abdomen renflé. C'est un râle feutré que l'on entend d'abord tel une plainte sourde qu'accompagne un gloussement à peine perceptible. Elle aura dû lever ses petons au plafond car la ligne des cuisses frémit frénétiquement tout en se découpant sur le mur salpêtre dans l'angle droit formé par le corps allongé. Petits cris de plaisir nerveusement poussés au rythme fou des formes qui tressautent en tous sens. Puis pour finir enfin ce hurlement féroce que seule une pucelle sait extraire de sa gorge dans un moment d'extase. Alors lui répond en un écho cruel le bref croassement du corbeau dans la nuit.

La cave est silencieuse après des pas furtifs tels ceux d'un elfe d'un gnome ou d'un succube discret dévoré par les ombres, disparu sous le lit.

Index des illustrations

copyright (c) Adagp, Paris 2009 pour l'ensemble des images

pages 8 à 10

Delvaux	1951	L'âge du Fer	Huile sur toile
Balthus	1925	Premières communiantes au Luxembourg	Huile sur toile
Delvaux	1946	Le Train bleu	Huile sur bois
Delvaux	1957	Trains du soir	Huile sur bois
Gromaire	1929	Etude de nu au manteau	Huile sur toile
Delvaux	1943	Le Musée Spitzner	Huile sur toile
Balthus	1980-81	Le peintre et son modèle	Caséine, Tempera sur toile

pages 22 à 24

Delvaux	1940	L'Homme de la rue	Huile sur toile
Balthus	1955	Nu devant la Cheminée	Huile sur toile
Gromaire	1924	La Toilette	Huile sur toile
Delvaux	1938-39	La rue du Tramway	Huile sur toile
Balthus	1944-46	Les beaux Jours	Huile sur toile
Delvaux	1976	La robe de mariée	Huile sur toile
Gromaire	1945	La Femme rousse	Huile sur toile

pages 32 à 34

Balthus	1975-78	Le Lever	Huile sur toile
Gromaire	1957	Nu grande Chevelure blonde, bras levés	Huile sur toile
Balthus	1988-00	Rêve d'une nuit d'été	Huile sur toile
Balthus	1981-83	Nu au Miroir	Huile sur toile
Delvaux	1941	Les courtisanes	Huile sur toile
Delvaux	1974	Le Dialogue	Huile sur toile
Balthus	1933	La rue	Huile sur toile

pages 42 à 44

Balthus	1936	André Derain	Huile sur bois
Gromaire	1925	Paysannes au bain	Huile sur toile
Delvaux	1975	Le dernier wagon	Huile sur toile
Delvaux	1939	La visite	Huile sur toile
Balthus	1934	La leçon de guitare	Huile sur toile
Balthus	1949	Etude d'après la leçon de guitare	Crayon
Balthus	1933	Alice dans le miroir	Huile sur toile
Delvaux	1941	Congres	Huile sur toile

pages 53 à 55

Delvaux	1943	Les courtisanes rouges	Huile sur toile
Gromaire	1953	Deux Baigneuses	Huile sur toile
Gromaire	1921	Nu dans un Paysage	Huile sur toile
Delvaux	1960	Faubourg	Huile sur toile
Delvaux	1970	Le soir tombe	Huile sur toile
Balthus	1977	Nu au repos	Huile sur toile
Balthus	1937	Jeune fille au chat	Huile sur bois
Balthus	1937	La Victime	Huile sur toile
Gromaire	1961	Nu à la Palette	Huile sur toile
Balthus	1983-86	Grande Composition au Corbeau	Huile sur toile

DU MEME AUTEUR

Lulu.com

En attendant les hirondelles 2008

L'oiseau de feu

Vingt ans à l'envers 1977

Le temps de n'être pas 1978

Encres Vives

Czardas en mauve (prix « Encres Vives » 1965)

La grande pâque russe 1970

Quarante secondes 1984

L'horaire des trains 1997

Blanc sur fond blanc 2003

Adieu la vie, tu m'écriras ? 2005

La litanie des mots 2007

Pour en savoir plus ou laisser un message (page liens), vous pouvez consulter le site www.philippetrouvepeintrepoete.net